ÉTUDES TRADITIONNELLES

52e Année | Avril-Mai 1951 | No 291

A PROPOS DES SIGNES CORPORATIFS ET DE LEUR SENS ORIGINEL [1]

L'ARTICLE dans lequel nous avons parlé des anciennes marques corporatives semblant avoir intéressé particulièrement un certain nombre de lecteurs, nous allons revenir sur ce sujet trop peu connu et donner quelques précisions nouvelles dont les réflexions qui nous ont été soumises de divers côtés nous ont montré l'utilité.

Tout d'abord, une confirmation nous a été apportée depuis lors sur ce que nous avions dit en terminant à propos des marques des maçons et tailleurs de pierre et des symboles hermétiques auxquels elles paraissent se rattacher directement. Le renseignement dont il s'agit se trouve dans un article relatif au Compagnonnage, qui, par une coïncidence assez curieuse, était publié précisément en même temps que le nôtre. Nous en extrayons ce passage : « Le Christianisme arrivé à son apogée voulut un style résumant sa pensée, et aux dômes, au plein cintre, aux tours massives, substitua les flèches élancées et l'ogive qui prit progressivement son essor. C'est alors que les Papes créèrent à Rome l'Université des Arts où les monastères de tous les pays envoyèrent leurs élèves et leurs laïcs constructeurs. Ces élites fondèrent

1. *Nous avons omis de préciser que l'article de René Guénon, Le Chrisme et le cœur dans les anciennes marques corporatives, publié dans notre no de janvier-février, l'avait été primitivement dans la revue Regnabit, no de novembre 1925. Le présent article, qui fait suite au précédent, a été publié dans le no de février 1926 de la même revue.*

ainsi la Maîtrise universelle, où tailleurs de pierre, imagiers, charpentiers et autres métiers d'Art reçurent la conception constructive qu'ils appelaient le Grand Œuvre. La réunion de tous les Maîtres d'Œuvres étrangers forma l'association symbolique, la truelle surmontée de la croix ; la croix aux bras de laquelle se suspendaient l'équerre et le compas. Les marques emblématiques créèrent les symboles de la Grande Maîtrise universelle » (1).

La truelle surmontée de la croix, c'est exactement le symbole hermétique que nous avions reproduit dans notre fig. 22 (p. 17) ; et la truelle, à cause de sa forme triangulaire, était prise ici pour un emblème de la Trinité : « *Sanctissima Trinitas Conditor Mundi* » (2). Du reste, il semble que le dogme trinitaire ait été mis particulièrement en évidence par les anciennes corporations ; et la plupart des documents qui en émanent commencent par cette formule : « Au nom de la Très Sainte et Indivisible Trinité ».

Puisque nous avons déjà indiqué l'identité symbolique du triangle inversé et du cœur, il n'est pas inutile de noter qu'un sens trinitaire peut être également attaché à ce dernier. Nous en trouvons la preuve dans une estampe dessinée et gravée par Callot pour une thèse soutenue en 1625, et dont le R. P. Anizan a donné une explication autrefois dans la revue *Régnabit* (décembre 1922). Au sommet de la composition est figuré le Cœur du Christ, contenant trois *iod*, la première lettre du nom de *Jehovah* en hébreu ; ces trois *iod* étaient d'ailleurs considérés comme formant par eux-mêmes un nom divin, qu'il est assez naturel de regarder comme une expression de la Trinité (3). « Aujourd'hui,

1. Auguste Bonvous, *La Religion de l'Art*, dans *Le Voile d'Isis*, numéro spécial consacré au Compagnonnage, novembre 1925.

2. Le mot *Conditor* renferme une allusion au symbolisme de la « pierre angulaire ». — A la suite du même article est reproduite une curieuse figuration de la Trinité, où le triangle inversé tient une place importante.

3. Les trois *iod* placés dans le Cœur du Christ sont disposés 2 et 1, de telle façon qu'ils correspondent aux trois sommets d'un triangle inversé. On peut remarquer que cette même disposition est très fréquente pour les pièces du blason ; elle est notamment celle des trois fleurs de lys dans les armoiries des rois de France.

écrivait à ce propos le R. P. Anizan, nous adorons le « Cœur de Jésus, Fils du *Père* Éternel » ; le « Cœur de Jésus, uni substantiellement au *Verbe* de Dieu » ; le « Cœur de Jésus, formé par le *Saint-Esprit* dans le sein de la Vierge Marie ». Comment s'étonner que dès 1625 ait été affirmé le contact auguste du Cœur de Jésus avec la Trinité Sainte ? Au XIIe siècle, des théologiens ont vu ce Cœur comme « le Saint des Saints », et comme « l'Arche du Testament » (1). Cette vérité ne pouvait se perdre : son expression même emporte l'adhésion de l'esprit. Elle ne se perdit point. Dans un *Diurnal* paru à Anvers en 1616, on lit cette belle prière : « O Cœur très doux de Jésus, où se trouve tout bien, *organe de la toujours adorable Trinité,* à vous je me confie, en vous je me remets tout entier ». L'« Organe de la Très Sainte Trinité », le voilà bien sous nos yeux : c'est le Cœur aux trois *iod*. Et ce Cœur du Christ, organe de la Trinité, notre estampe nous dit d'un mot qu'il est le « principe de l'ordre » : *Prædestinatio Christi est ordinis origo* ».

Sans doute aurons-nous l'occasion de revenir sur d'autres aspects de ce symbolisme, notamment en ce qui concerne la signification mystique de la lettre *iod*; mais nous avons tenu à mentionner dès maintenant ces rapprochements très significatifs.

* * *

Plusieurs personnes, qui approuvent notre intention de restituer aux symboles anciens leur sens originel et qui ont bien voulu nous le faire savoir, ont en même temps exprimé le vœu de voir le Catholicisme revendiquer nettement tous ces symboles qui lui appartiennent en droit, y compris ceux, comme les triangles par exemple, dont se sont emparées des organisations telles que la Maçonnerie. L'idée est tout

1. Ces assimilations ont un rapport assez étroit avec la question des « centres spirituels » dont nous avons parlé dans notre étude sur le Saint Graal (Cf. *Le Roi du Monde*, ch. V, X et XI); nous nous expliquerons plus complètement sur ce point lorsque nous exposerons le symbolisme du cœur dans les traditions hébraïques.

à fait juste et correspond bien à notre pensée ; mais il peut y avoir sur un point, dans l'esprit de certains, une équivoque et même une véritable erreur historique qu'il est bon de dissiper.

A la vérité, il n'y a pas beaucoup de symboles qui soient proprement et exclusivement « maçonniques » ; nous l'avons déjà fait remarquer à propos de l'acacia. Les emblèmes plus spécialement « constructifs » eux-mêmes, comme l'équerre et le compas, ont été, en fait, communs à un grand nombre de corporations, nous pourrions même dire à presque toutes (1), sans parler de l'usage qui en a été fait aussi dans le symbolisme purement hermétique (2). La Maçonnerie emploie des symboles d'un caractère assez varié, en apparence tout au moins, mais dont elle ne s'est pas emparée, comme on semble le croire, pour les détourner de leur vrai sens ; elle les a reçus, comme les autres corporations (car elle en fut une tout d'abord), à une époque où elle était bien différente de ce qu'elle est devenue aujourd'hui, et elle les a conservés, mais, depuis longtemps déjà, elle ne les comprend plus.

« Tout annonce, a dit Joseph de Maistre, que la Franc-Maçonnerie vulgaire est une branche détachée et peut-être corrompue d'une tige ancienne et respectable » (3). C'est bien ainsi qu'il faut envisager la question : on a trop souvent le tort de ne penser qu'à la Maçonnerie *moderne*, sans réfléchir que celle-ci est simplement le produit d'une déviation. Les premiers responsables de cette déviation, à ce qu'il semble, ce sont les pasteurs protestants, Anderson et Desaguliers, qui rédigèrent les Constitutions de la Grande Loge d'Angleterre, publiées en 1723, et qui firent disparaître tous les anciens documents sur lesquels ils purent mettre

1. Le Compagnonnage interdisait seulement aux cordonniers et aux boulangers de porter le compas.

2. C'est ainsi que l'équerre et le compas figurent, au moins depuis le début du XVII[e] siècle, dans les mains du *Rebis* hermétique (voir par exemple les *Douze Clefs d'Alchimie* de Basile Valentin).

3. *Mémoire au duc de Brunswick* (1782).

la main, pour qu'on ne s'aperçût pas des innovations qu'ils introduisaient, et aussi parce que ces documents contenaient des formules qu'ils estimaient fort gênantes, comme l'obligation de « fidélité à Dieu, *à la Sainte Eglise* et au Roi », marque incontestable de l'origine catholique de la Maçonnerie (1). Ce travail de déformation, les protestants l'avaient préparé en mettant à profit les quinze années qui s'écoulèrent entre la retraite de Christophe Wren, dernier Grand-Maître de la Maçonnerie *ancienne* (1702), et la fondation de la nouvelle Grande Loge d'Angleterre (1717). Cependant, ils laissèrent subsister le symbolisme, sans se douter que celui-ci, pour quiconque le comprenait, témoignait contre eux aussi éloquemment que les textes écrits, qu'ils n'étaient d'ailleurs pas parvenus à détruire tous. Voilà, très brièvement résumé, ce que devraient savoir tous ceux qui veulent combattre efficacement les tendances de la Maçonnerie actuelle (2).

Nous n'avons pas à examiner ici dans son ensemble la question si complexe et si controversée des origines multiples de la Maçonnerie ; nous nous bornons à en considérer ce qu'on peut appeler le côté corporatif, représenté par la Maçonnerie *opérative*, c'est-à-dire par les anciennes confréries de constructeurs. Celles-ci, comme les autres corporations, possédaient un symbolisme religieux, ou, si l'on préfère, hermético-religieux, en rapport avec les conceptions de cet ésotérisme catholique qui fut si répandu au moyen âge, et dont les traces se retrouvent partout sur les monuments et même dans la littérature de cette époque. En dépit de ce que prétendent de nombreux historiens, la jonction de l'hermétisme avec la Maçonnerie remonte bien plus loin que l'affiliation d'Elias Ashmole à cette dernière (1646) ; nous

1. Au cours du XVIII[e] siècle, la Maçonnerie *écossaise* fut un essai de retour à la tradition catholique, représentée par la dynastie des Stuarts, par opposition à la Maçonnerie *anglaise*, devenue protestante et dévouée à la maison d'Orange.

2. Il y a eu ultérieurement une autre déviation dans les pays latins, celle-ci dans un sens antireligieux, mais c'est sur la « protestantisation » de la Maçonnerie anglo-saxonne qu'il convient d'insister en premier lieu.

pensons même qu'on chercha seulement, au XVIIᵉ siècle, à reconstituer à cet égard une tradition dont une grande partie s'était déjà perdue. Quelques-uns, qui semblent bien informés de l'histoire des corporations, fixent même avec beaucoup de précision à 1459 la date de cette perte de l'ancienne tradition (1). Il nous paraît incontestable que les deux aspects *opératif* et *spéculatif* ont toujours été réunis dans les corporations du moyen âge, qui employaient d'ailleurs des expressions aussi nettement hermétiques que celle de « Grand Œuvre », avec des applications diverses, mais toujours analogiquement correspondantes entre elles (2).

D'ailleurs, si l'on voulait aller vraiment aux origines, à supposer que la chose soit possible avec les informations nécessairement fragmentaires dont on dispose en pareille matière, il faudrait sans doute remonter au delà du moyen âge, et même au delà du Christianisme. Ceci nous amène à compléter sur un point ce que nous avons dit du symbolisme de *Janus* dans un précédent article, car il se trouve précisément que ce symbolisme a un lien fort étroit avec la question qui nous occupe maintenant (3). En effet, dans l'ancienne Rome, les *Collegia fabrorum* rendaient un culte spécial à *Janus*, en l'honneur duquel ils célébraient les deux fêtes solsticiales correspondant à l'ouverture des deux moitiés ascendante et descendante du cycle zodiacal, c'est-à-dire aux points de l'année qui, dans le symbolisme astronomique auquel nous avons déjà fait allusion, représentent les portes des deux voies céleste et infernale (*Janua Cæli* et *Janua Inferni*). Par la suite, cette coutume des fêtes solsti-

1. Albert Bernet, *Des Labyrinthes figurés sur le sol des églises*, dans le numéro déjà cité du *Voile d'Isis*. — Cet article contient cependant à ce propos une petite inexactitude : ce n'est pas de Strasbourg, mais de Cologne, qu'est datée la charte maçonnique d'avril 1459.

2. Notons aussi qu'il exista, vers le XIVᵉ siècle, sinon plus tôt, une *Massenie du Saint Graal*, par laquelle les confréries de constructeurs étaient reliées à leurs inspirateurs hermétistes, et dans laquelle Henri Martin (*Histoire de France*, I, III, p. 398) a vu avec raison une des origines réelles de la Franc-Maçonnerie.

3. Cf. *Le symbolisme solsticial de Janus*, in *Études traditionnelles*, juillet 1938, pp. 273-277.

ciales s'est toujours maintenue dans les corporations de constructeurs ; mais, avec le Christianisme, ces fêtes se sont identifiées aux deux Saint-Jean d'hiver et d'été (d'où l'expression de « Loge de Saint-Jean » qui s'est conservée jusque dans la Maçonnerie moderne), et il y a encore là un exemple de cette adaptation des symboles préchrétiens que nous avons signalée à plusieurs reprises.

Du fait que nous venons de rapporter, nous tirerons deux conséquences qui nous semblent dignes d'intérêt. D'abord, chez les Romains, Janus était, nous l'avons déjà dit, le dieu de l'initiation aux mystères ; il était en même temps le dieu des corporations d'artisans ; et cela ne peut être l'effet d'une simple coïncidence plus ou moins fortuite. Il devait nécessairement y avoir une relation entre ces deux fonctions rapportées à la même entité symbolique ; en d'autres termes, il fallait que les corporations en question fussent dès lors, aussi bien qu'elles le furent plus tard, en possession d'une tradition de caractère réellement « initiatique ». Nous pensons d'ailleurs qu'il ne s'agit pas en cela d'un cas spécial et isolé et qu'on pourrait faire chez bien d'autres peuples des constatations du même genre ; peut-être même cela conduirait-il sur la véritable origine des arts et des métiers, à des vues tout à fait insoupçonnées des modernes, pour qui de telles traditions sont devenues lettre morte.

L'autre conséquence est celle-ci : la conservation, chez les constructeurs du moyen âge, de la tradition qui se rattachait anciennement au symbole de Janus, explique entre autres choses l'importance qu'avait pour eux la figuration du Zodiaque qu'on voit si fréquemment reproduit au portail des églises, et généralement disposé de façon à rendre très apparent le caractère ascendant et descendant de ses deux moitiés. Il y avait même là, à notre avis, quelque chose de tout à fait fondamental dans la conception des constru[illegible] le cathédrales, qui se proposaient de faire de eurs œuvres comme une sorte d'abrégé synthétique de l'Univers. Si le Zodiaque n'apparaît pas toujours, il y a bien

d'autres symboles qui lui sont équivalents, en un certain sens tout au moins, et qui sont susceptibles d'évoquer des idées analogues sous le rapport que nous envisageons (sans préjudice de leurs autres significations plus particulières) : les représentations du Jugement dernier sont elles-mêmes dans ce cas, certains arbres emblématiques aussi, comme nous l'avons expliqué. Nous pourrions aller plus loin encore et dire que cette conception est en quelque sorte impliquée dans le plan même de la cathédrale ; mais nous dépasserions de beaucoup les limites de cette simple note si nous voulions entreprendre de justifier cette dernière affirmation.

René Guénon.

LE ZODIAQUE
ET LA ROUE DES EXISTENCES [1]

II

Nous pouvons maintenant revenir aux objections du début et rechercher les principes communs dont le zodiaque et la roue des existences sont susceptibles de dériver. Ainsi que nous venons de le voir, rien dans l'univers n'est en repos, tout y est « passage de la puissance à l'acte », c'est-à-dire Mouvement, parce que tout procède de l'Un sans pourtant en sortir. Le mouvement, en effet, résulte de ce paradoxe, et la conversion de l'Autre vers le Même est comme l'archétype du mouvement (2). Ses deux *moments* ne coïncident que dans l'objet suprême de la contemplation, l'Identité — car l'aspiration à l'Un est aspiration à soi-même (Enn. VI, 4, 1) — et l'univers naît éternellement de sa tendance à reproduire ce modèle sans jamais l'atteindre. Plus il s'éloigne de l'Un, plus l'intervalle entre ces deux *moments* s'élargit, l'émanation ou procession devant être conçue, d'abord par analogie à la production des séries numériques à partir de la dyade illimitée dérivant de l'Un, puis par analogie à l'écoulement cyclique des phases du « triple temps », ensuite à l'instar du triple mouvement local — horizontal, vertical et circulaire —, et enfin, sous l'aspect de la « profondeur ténébreuse de l'être » ou Matière pure (3) — ou plutôt : aspect informe de la Matière —, apparemment

1. Cf. *Etudes Traditionnelles*, janvier-février 1951.
2. On se rappellera que le démiurge du Timée fait le monde avec le " même ", l' " autre " et leur " synthèse ".
3. C'est le quatrième degré de la hiérarchie universelle à partir de l'Un, les trois premiers étant, comme on l'a vu, l'Intelligence, l'Ame totale et la Nature.

stable, mais produisant en réalité le gonflement et le resserrement de l'espace ou « volume » (1). Les quatre degrés de la hiérarchie universelle sont donc autant de « distensions » croissantes de l'Un produites par un double Mouvement et sa résultante, ou, en d'autres termes, quatre équilibres provisoires issus d'un triple Mouvement comme des cercles concentriques. La discontinuité n'étant jamais complète, sans quoi l'univers s'évanouirait, chaque degré informe le suivant qui lui sert de matière : l'Ame à l'Intelligence, la Nature à l'Ame et la Matière à tous.

Si les quatre éléments constitutifs de la Nature se résorbaient en une quintessence également corporelle — comme celle d'Aristote —, l'Ame, aux yeux du platonisme, en serait isolée, elle ne pourrait les informer, et la Nature serait retranchée de la vie ou « sympathie » universelle. Aussi n'admet-il que quatre éléments ; le cinquième (l'éther) se confond — comme l'*akasha*, l'éther — l'espace du *Véda* — avec le lieu d'immanence de l'Ame aux éléments, le feu étant le milieu céleste par où cette influence pénètre jusqu'à la terre : « Le substrat qui reçoit les formes, c'est le feu, l'eau, l'air et la terre, mais ces formes lui viennent d'un autre être, et cet être est l'Ame ; l'Ame ajoute aux quatre éléments la Forme de l'univers, dont elle leur fait don » (2).

1. *Enn.* II, 4. 11 : " Cette image du volume vient de ce que l'âme, ne trouvant rien à déterminer lorsqu'elle s'approche de la Matière, se laisse aller dans l'indéfini ; ni limite pour la circonscrire, ni point de direction où aller... Il ne faut donc pas dire que cet indéterminé est grand ou qu'il est petit : il est grand et petit ; un volume, oui, mais inétendu et qui est plutôt la matière du volume ; il se rétrécit du grand au petit, puis il s'enfle en quelque sorte du petit au grand, et la matière le parcourt. L'indéfinité de la Matière, c'est l'espace ainsi entendu ".

2. *Enn.* V, 9, 3. Ce passage, selon Bréhier, est peut-être l'origine de la formule par laquelle Avicenne (et l'hermétisme musulman en général) désigne l'hypostase immédiatement supérieure à la Matière : *dator formarum*. Plotin distingue dans l'Ame une matière et une forme qui est antérieure à l'Ame. Cette Forme y est, d'une part comme la forme de l'airain, de l'autre comme le statuaire qui y introduit cette forme ; donc comme intellect passif (qui reçoit les formes et les " devient ") et comme intellect agent (qui les produit). Malgré ce recours au langage aristotélicien, Plotin — semblable en cela à René Guénon — distingue entre la Forme, immanente à la matière, et l'Etre transcendant qui donne la forme. Le rapport entre les " deux intellects " est le même, on le voit, que celui du *Logos* aux *logoi*, en termes astrologiques : des planètes aux signes du zodiaque.

Ouest, automne	air	7. pensée expansive	L'*Impression* consciente (*vêdana*)	flèche frappant l'œil	*Balance* : (Vénus)	*Harmonie* équilibre espérance frivolité	Celui qui donne la Forme	le mariage, le « non-moi »	Soir
	eau	8. sentiment contractif	La *Soif* (*trishna*) la passion	femme offrant le fruit d'un arbre	*Scorpion* (Mars)	*Intensité* pénétration foi concupiscence	Celui qui contracte	la mort	
	feu	9. volonté synthétique	L'*Effort* d'appropriation (*upâdâna*)	homme cueillant un fruit	*Sagittaire* : ou Centaure (Jupiter)	*Hiérarchie* justice piété gourmandise	Le Vivifiant	les voyages	
Nord, hiver	terre	10. perception expansive	L'*Existence* actuelle (*bhava*) le devenir	couple enlacé	*Capricorne* : (Saturne)	*Incorporation* persévérance jugement avarice	Le Tout-Puissant ; C. q. fait subsister	le règne	Midi
	air	11. pensée contractive	La *Naissance* (*jâti*)	accouchement	*Verseau* :	*Spécification* spéculation sagesse orgueil	Le Fort ; le Subtil	les amis	
	eau	12. sentiment synthétique	*Vieillesse* et *Mort* (*jarâmarana*)	cadavre conduit au bûcher	*Poissons* : (Jupiter)	*Intégration* obéissance compassion tristesse	Celui qui rassemble	l'isolement	

Les Noms divins sont ceux qu'indique Mohyiddin Ibn Arabî. — A chaque signe correspond en outre une partie du corps humain, de la tête Bélier) aux Pieds (Poissons), dans le sens de la marche du soleil dans l'année. C'est aussi suivant cette dernière (et non selon la position du soleil dans le ciel) que le *Cancer* et le *Capricorne* sont respectivement les pôles *sud* et *nord* " de l'année ", par projection sur l'écliptique du *nadir* et du *zénith* célestes respectivement.

Le tableau ci-dessus vise à montrer que les significations qui s'attachent à chaque signe zodiacal aussi bien qu'aux *nidânas* correspondants se déduisent de la seule combinaison de l'un des trois *principes* avec l'un des quatre *éléments*, le rythme de cette triple *permutation* étant, pour le ternaire, l'ordre sus-indiqué et, pour le quaternaire, l'alternance astrologique par couples « actif-passif » des éléments les plus extrêmes, soit : feu (volonté) — *terre* (perceptions sensibles) et *air* (pensées) — *eau* (émotions), ordre qui assure l'équilibre du tout par le contraste des parties. Il est à peine besoin de préciser que les éléments ne comportent pas seulement cette interprétation psycho-physique, mais symbolisent en même temps — et parallèlement — tous les autres quaternaires constitutifs de la manifestation (1). Nous l'avons choisie de préférence à d'autres parce qu'elle est la plus évidente et surtout la plus proche de la perspective qui préside aux douze *nidânas*.

Si on examine ce tableau à la lumière de ce qui précède, le zodiaque y contraste avec les douze *nidânas* comme un ensemble éclairé se détache de ses ombres. « Libre dans le cercle de la nécessité », l'homme et son ambiance, suivant l'hermétisme, sont ordonnés à la « sympathie universelle », chaque signe étant par son symbolisme comme une ouverture sur le macrocosme, alors que le duodénaire bouddhique lance un « agrégat de douleur » dans un cycle purement individuel en apparence et dont l'origine « immémoriale » est enchaînée de proche en proche à une fin qui n'est qu'un fatal recommencement. Les correspondances n'en suggèrent que plus impérieusement une résolution de ces dissonances

1. Le *Yoga-darshana* hindou, par exemple, transpose chacun des quatre éléments (*bhûtas*) différenciés dans l'ordre supra-corporel ; il envisage, par analogie parallèle à leur aspect grossier, quatre " plans élémentaires „ superposés, dont deux sont de nature formelle (" latent „ et " subtil „) et deux de nature informelle (" conditionnant „ et " causal „). Cf. A. Daniélou : *Yoga*, p. 142. Le Bouddhisme de l'école Shingon, de son côté, met les éléments en analogie, non seulement avec les cinq agrégats psycho-physiques de l'individu (les cinq *Skandhas*), mais aussi avec le corps universel du Bouddha *Vairocâna* en tant qu'il s'identifie au " Domaine Matriciel „, c'est-à-dire à la substance macrocosmique. Cf. I. Takakusu : *The Essentials of buddhist philosophy*, p. 150.

Cette information ou insémination n'est que la face corporelle de la diversification du *Logos* en *logoï* séminaux dont nous avons parlé (1) ; son rythme n'est autre que le mouvement de l'Ame, mouvement intermédiaire entre ceux de l'espace et de l'Intelligence, à savoir : une *expansion*, une *contraction* et leur *résultante*, en d'autres termes : une *dissipation*, une *condensation* et une *synthèse* (2) ; c'est ce triple mouvement qui produira le zodiaque en se combinant avec la quadruple « matière élémentaire » conçue comme participant à la fois de la Nature et de l'Ame. En effet, la structure du zodiaque et la signification de chacun de ses *Signes* découle de façon toute déductive de l'application dudit ternaire — les « trois principes » — au quaternaire élémentaire analogue, notamment, aux domaines corporel (*terre*), sentimental (*eau*), mental (*air*) et volitif (*feu*). Le premier agit sur le second à l'instar d'une force spirituelle déployant les virtualités d'une matière — reflet dans l'Ame du triple Mouvement universel évertuant les quatres degrés de l'Existence totale —, c'est-à-dire qu'il le « multiplie » — par « épuisement » — en un duodénaire ; cet abrégé symbolique des combinaisons cosmiques fondamentales, une fois « centré » sur les axes solsticial et équinoxial qui déterminent les quatre régions cardinales, deviendra le zodiaque astrologique, qui résume en douze prototypes toutes les tendances qui se manifestent « sous le soleil ».

1. Comme s'identifiant au zodiaque. Cf. à ce propos : « Les parties inférieures de l'âme sont, en nous, comme des lions et des animaux de toutes sortes : l'essence individuelle de l'homme est dans l'âme raisonnable... », dont l'essence, à son tour, est l'intelligence « car l'intelligence est à la fois une partie de nous-mêmes et un être supérieur auquel nous nous élevons » (*Enn.* I, I. 7 et 13).

2. Ce sont le *Soufre*, le *Mercure* et le *Sel* des Alchimistes (Cf. R. Guénon : *La Grande Triade*) et les trois *Mouvements de l'Intellect premier* de la cosmologie arabe (Cf. T. Burckhardt, *op. cit.*). En termes astrologiques, ce ternaire correspond aux *Signes* zodiacaux respectivement « mobiles » (ou cardinaux), « fixes » et « communs » (ou doublés), ternaire dont se compose chaque quadrant (ou trimestre) du cycle zodiacal.

Il ne faut l'identifier purement et simplement comme fait M. Sénart (*Le Zodiaque*), aux trois *gunas* de la tradition hindoue ; à la différence des *gunas*, les trois « principes » se situent sur le même plan et se distinguent par leur intensité plutôt que par leur degré qualitatif : ils sont comme la projection des *gunas* sur un plan « rajasique » de l'Ame universelle.

Cycle annuel	Les quatre Éléments	Les trois Energies	Les 12 Nidânas et leurs symboles		Les 12 Signes du Zodiaque: leurs *planètes*	leurs *caractères*	leurs *Noms divins*	leurs *domaines terrestres*	Cycle diurne
Est, printemps	feu	1. volonté expansive	L'*Ignorance* (*avidyâ*)	chamelle aveugle	*Bélier* : (Mars)	*Energie* courage force colère	Le Premier L'Evocateur	Le moi	*Aube*
	terre	2. perception contractive	L'*Assemblage* (*samskâra*) désir et illusion	potier façonnant l'argile	*Taureau* : (Vénus)	*Pesanteur* patience humilité paresse	Le Dernier	les ressources	
	air	3. pensée synthétique	La *Conscience* discriminante (*vijnâna*)	singe	*Gémeaux* : (Mercure)	*Mobilité* science intelligence duplicité	Celui qui englobe tout	l'entourage	
Sud, été	eau	4. sentiment expansif	*Nom et Forme* (*nâma-rûpa*) fournis par les parents	navire	*Cancer* : (Lune)	*Plasticité* instinct crainte lâcheté	Le Reconnaissant ; le Riche	les parents	Minuit
	feu	5. volonté contractive	*Les six organes* (*shadâyatana*)	masque	*Lion* : (Soleil)	*Puissance* noblesse charité vaine-gloire	Le Seigneur	les enfants	
	terre	6. perception synthétique	*Le Toucher* (*sparsha*) l'expérience	laboureur	*Vierge* : (Mercure)	*Travail* tempérance prudence envie	Celui qui éprouve	la maladie, le travail	

Ouest, automne		expansive	consciente (*vêdana*)	[illegible]	(Vénus)	équilibre espérance frivolité	donne la Forme	le « non-moi »	Soir
	eau	8. sentiment contractif	La *Soif* (*trishna*) la passion	femme offrant le fruit d'un arbre	*Scorpion* (Mars)	*Intensité* pénétration foi concupiscence	Celui qui contracte	la mort	
	feu	9. volonté synthétique	L'*Effort* d'appropriation (*upâdâna*)	homme cueillant un fruit	*Sagittaire* : ou Centaure (Jupiter)	*Hiérarchie* justice piété gourmandise	Le Vivifiant	les voyages	
Nord, hiver	terre	10. perception expansive	L'*Existence* actuelle (*bhava*) le devenir	couple enlacé	*Capricorne* : (Saturne)	*Incorporation* persévérance jugement avarice	Le Tout-Puissant ; C. q. fait subsister	le règne	Midi
	air	11. pensée contractive	La *Naissance* (*jâti*)	accouchement	*Verseau* :	*Spécification* spéculation sagesse orgueil	Le Fort ; le Subtil	les amis	
	eau	12. sentiment synthétique	*Vieillesse* et *Mort* (*jarâmarana*)	cadavre conduit au bûcher	*Poissons* : (Jupiter)	*Intégration* obéissance compassion tristesse	Celui qui rassemble	l'isolement	

Les Noms divins sont ceux qu'indique Mohyiddin Ibn Arabî. — A chaque signe correspond en outre une partie du corps humain, de la tête Bélier) aux Pieds (Poissons), dans le sens de la marche du soleil dans l'année. C'est aussi suivant cette dernière (et non selon la position du soleil dans le ciel) que le *Cancer* et le *Capricorne* sont respectivement les pôles *sud* et *nord* " de l'année ", par projection sur l'écliptique du *nadir* et du *zénith* célestes respectivement.

Le tableau ci-dessus vise à montrer que les significations qui s'attachent à chaque signe zodiacal aussi bien qu'aux *nidânas* correspondants se déduisent de la seule combinaison de l'un des trois *principes* avec l'un des quatre *éléments*, le rythme de cette triple *permutation* étant, pour le ternaire, l'ordre sus-indiqué et, pour le quaternaire, l'alternance astrologique par couples « actif-passif » des éléments les plus extrêmes, soit : feu (volonté) — *terre* (perceptions sensibles) et *air* (pensées) — *eau* (émotions), ordre qui assure l'équilibre du tout par le contraste des parties. Il est à peine besoin de préciser que les éléments ne comportent pas seulement cette interprétation psycho-physique, mais symbolisent en même temps — et parallèlement — tous les autres quaternaires constitutifs de la manifestation (1). Nous l'avons choisie de préférence à d'autres parce qu'elle est la plus évidente et surtout la plus proche de la perspective qui préside aux douze *nidânas*.

Si on examine ce tableau à la lumière de ce qui précède, le zodiaque y contraste avec les douze *nidânas* comme un ensemble éclairé se détache de ses ombres. « Libre dans le cercle de la nécessité », l'homme et son ambiance, suivant l'hermétisme, sont ordonnés à la « sympathie universelle », chaque signe étant par son symbolisme comme une ouverture sur le macrocosme, alors que le duodénaire bouddhique lance un « agrégat de douleur » dans un cycle purement individuel en apparence et dont l'origine « immémoriale » est enchaînée de proche en proche à une fin qui n'est qu'un fatal recommencement. Les correspondances n'en suggèrent que plus impérieusement une résolution de ces dissonances

1. Le *Yoga-darshana* hindou, par exemple, transpose chacun des quatre éléments (*bhûtas*) différenciés dans l'ordre supra-corporel ; il envisage, par analogie parallèle à leur aspect grossier, quatre " plans élémentaires " superposés, dont deux sont de nature formelle (" latent ", et " subtil ",) et deux de nature informelle (" conditionnant " et " causal "). Cf. A. Daniélou : *Yoga*, p. 142. Le Bouddhisme de l'école Shingon, de son côté, met les éléments en analogie, non seulement avec les cinq agrégats psycho-physiques de l'individu (les cinq *Skandhas*), mais aussi avec le corps universel du Bouddha *Vairocâna* en tant qu'il s'identifie au " Domaine Matriciel ", c'est-à-dire à la substance macrocosmique. Cf. I. Takakusu : *The Essentials of buddhist philosophy*, p. 150.

sur un plan à la fois plus vaste et plus intérieur que celui des deux cycles. Là où le complémentarisme ne résulte pas immédiatement de leur confrontation, il apparaît si l'on fait intervenir la colonne de gauche : l'union des trois principes et des quatre qualités élémentaires. Nous sommes donc en face de deux applications d'un symbolisme primordial, dont on retrouve d'ailleurs les traces dans le monde entier, et l'on est amené à se demander si le ternaire et le quaternaire constitutifs du zodiaque figurent également dans la cosmologie bouddhique.

Pour ce qui est du premier, rappelons tout d'abord les trois Poisons : l'*Ignorance* (ou stupidité), le *Désir* (ou attachement) et la *Colère* (ou aversion), triple moteur de la transmigration qu'une figuration thibétaine bien connue représente par un porc, un coq et un serpent placés au moyen de la *Roue des existences* (*bhavachakra*) dont la jante est divisée en douze secteurs pourvus des emblèmes des *nidânas* (v[r] le tableau), le tout enveloppé dans les griffes de l'« Impermanence » (*Anityatâ*) (1). Le bouddhisme envisage les trois énergies cosmiques, on le voit, comme situées au pôle ténébreux de l'axe du *samsâra*. Nâgârjuna, de son côté, ramène expressément les douze origines interdépendantes à trois racines : l'ignorance (*avidyâ*), le désir (*kâma*) et l'action (*karma*). Les deux ternaires expriment, comme les trois « principes » dont ils représentent l'aspect individuel, une *initiative* intérieure suivie d'une *réaction* exté-

1. V. p. ex. *Marco Pallis : Peaks and Lamas*. Il faut en rapprocher une fresque célèbre d'Ajantâ (VI[e] siècle) qui a lontemps passé pour un zodiaque. Les trois " poisons " ou " feux ", souvent cités dans l'ordre, désir — colère — stupidité, relèvent respectivement de ce que les traditions chrétienne et islamique appellent " âme concupiscible " (qui " dilapide " le moi), " âme irascible " (qui " durcit " l'*ego*) et " âme " rationnelle qui (" pose " le moi) et auxquelles la tradition orthodoxe attribue notamment, parmi les péchés capitaux, *la cupidité* et la luxure, *la colère* et la mélancolie, la vanité et l'*orgueil*. Rappelons ici que S. Thomas dit de l'orgueil (équivalent chrétien de l'ignorance) qu'il est cause finale du péché et, partant, premier dans l'ordre d'intention — le commencement de tout péché est l'orgueil ", *Eccl. iast.* 10, V, 15) —, alors que dans l'ordre des moyens d'exécution, c'est au contraire la cupidité qui est la racine de tous les maux. En termes bouddhiques, cela revient à dire que *l'ignorance* est le principe et le *désir* la racine du cycle duodénaire de la transmigration, dont le *Karma* est la mise en œuvre.

rieure et s'achevant dans une *résultante* commune. L'*ignorance*, qui consiste à prendre pour permanent ce qui est transitoire (*anitya*) et qui précipite l'être au point initial du cycle duodénaire, est bien une « expansion » ou « dispersion » dans le courant des formes ; le *désir*, qui consiste à prendre pour heureux ce qui se révélera douloureux et, partant, à s'« approprier » ce qui était épars (1), est un mouvement de « contraction » se traduisant par l'« assemblage » (*samskâra*) des agrégats qui constitueront l'embryon ; *karma*, qui consiste à traiter comme « sujet » effectif et subsistant ce qui n'est qu'un composé « dépourvu de soi », « sans identité propre » (*anâtmâ*), répond à son tour à l'idée de résultante ou d'acte commun des deux premières racines (2). Ainsi se trouvent établis les trois premiers *nidânas*, en parfait parallélisme avec les trois signes zodiacaux du printemps (3). Devenu sujet d'inhérence du *karma* dans la *concience discriminante* (3e *nid.*), le moi », comparé à un *vacuum* qui aspire les éléments ambiants, cherche une matrice qui lui donne *un nom et une forme*, 4e *nidâna*, où les futurs parents — sauf pour ceux qui renaissent au ciel — conçoivent en mode pré-corporel les cinq constituants de l'être (4) ; cette

1. " Tant que l'expérience est triste, douloureuse ou neutre, rien de bien important ne se produira, Mais dès qu'elle provoque le plaisir ou la joie, l'individu s'efforcera de se les approprier „. I Takakusu : *op. cit.* p. 32).

2. On voit que la 2e et la 3e racines sont conçues commes deux modalités de la première, *avidyâ* ; celle-ci, à l'instar du mot " confusion „, signifie d'une part, indistinction chaotique, obscurité, aveuglement (*moha*) et inconscience (c'est le sens d'*avidyâ* au Tibet, permettant son extension aux signes extra-humains), et, d'autre part, " fausse imputation „ des caractères d'une chose à une autre, notamment de la permanence à ce qui est impermanent.

Si l'on voulait symboliser le premier *nidâna* par un " moment „ du développement embryonnaire que représente le *pratîtiasâmutpâdo*, on devrait le faire coïncider avec le premier regard échangé entre les futurs parents de l'être à venir ; la conception, en effet, ne correspond qu'au 4e *nidâna* et la naissance corporelle seulement au 11.

3. Le *Bélier*, le *Taureau* et les *Gémeaux* qui, dans l'ordre mental, correspondent à l'imagination, à la mémoire et à la raison ; ceci est à rapprocher du fait que *vijnâna*, la connaissance distinctive, résulte de l'impulsion " imaginaire " que donne *avidyâ* à *samskâra*, qui désigne aussi les " résidus subconscients " des actes passés, à l'instar du deuxième signe zodiacal.

4. Appelés " agrégats non-formels " (*arûpi-skandhas*) ; leur constitution

« expansion » à ce degré encore plus illusoire du *samsâra* inaugure le second ternaire ; suivie d'une condensation ou fixation dans le *siège des six sens* (5e *nid.*), elle aboutit au *toucher* ou *contact* (6e *nid.*), premier *acte* dans le monde extérieur. On retrouve le même rythme, toujours plus égocentrique, dans les trois prochains *nidânas* qui se situent dans le cycle en face des trois premiers (comme les trois *signes* analogues de l'automne font face à ceux du printemps): les *impressions conscientes*, dont le symbole — une flèche frappant l'œil — évoque *mâya* en tant que face extérieure et complémentaire d'*avidyâ*, se « contractent » dans la *soif* ou désir passionné, et s'« actualisent » dans l'*effort* ou prise de possession (9e *nid.*). Enfin, l'*existence* (10e *nid.*) établit définitivement l'être dans tel plan de la transmigration, terrestre ou autre, où la *naissance* (11e *nid.*) le spécifie — ultime « fixation » — par rapport à tous les autres êtres engagés dans le devenir, c'est-à-dire le condamne à *la vieillesse et la mort*, et cette « résultante finale » ne fera qu'inaugurer un nouveau cycle tant que ce « grand agrégat de douleur » conserve en mourant un potentiel d'*avidyâ*, de *kâma* et de *karma*.

Pour ce qui est maintenant du quaternaire, on comprendra après cette description que les quatre premiers des cinq constituants de l'individualité (*skandhas*), bien qu'ils correspondent terme pour terme aux composants psychophysiques symbolisés par les quatre éléments, ne sauraient dans la perspective bouddhiste jouer le rôle statique de « matières » subissant l'action du ternaire que nous venons de décrire ; le fait, d'autre part, que quatre *skandahas* se trouvent en même temps répartis parmi les *nidânas* évoque plutôt l'image de planètes « circulant » dans un cycle duo-

en mode corporel (comme *rûpi-skandhas*) n'aura lieu qu'au 10e *nidâna bhava* " l'existence "), qui fait face au 4e ; celui-ci correspond au Cancer, celui-là au Capricorne, les deux signes solsticiaux qui symbolisent respectivement le " *fond* " et la " *surface* " des Eaux.

dénaire (1). En revanche, le quaternaire apparaît auss nettement que possible dans un enseignement que l'ésotérisme thibétain fait remonter à Bouddha lui-même (2). Suivant cet enseignement, étroitement lié à ce qu'on appelle improprement « l'atomisme » du *Vaisheshika-darshana* hindou, l'univers corporel et incorporel résulte des combinaisons indéfinies des quatre *doultas* (skt. *paramanu*) — ultimes « particules d'énergie » (*tsal*) inétendues et indestructibles —, à savoir les *doultas* de solidité, de fluidité, de chaleur et de vacuité. « Tous ces *doultas* sont respectivement *symbolisés* comme atomes de terre, d'eau, de lumière ou de feu, et atomes d'air ». Suivant une conception « la diver-

1. Les cinq planètes sont d'ailleurs également en rapport avec les éléments. Voici les correspondances dont il s'agit :

terre	*rûpa-skandha* (organes corps et leurs objets)	Saturne
eau	*védana-sk.* (sensations et sentiments)	Vénus
air	*samjnâ-sk.* (jugements ou pensées)	Jupiter
feu	*sarmskâra-sk.* (opérations volontaires)	Mars
éther	*vijnâna-sk.* (connaissance distinctive ou conscience individuelle)	Mercure

La comparaison des *skandhas* avec des " planètes " distribuées parmi les *nidânas* comme en autant de " domiciles " nous dispense de nous arrêter à l'hypothèse d'une " construction " du cycle bouddhique par " extension arbitraire " des cinq constituants en un duodénaire, hypothèse avancée par Deussen, *minor philosophus* (suivant l'expression de Masson-Oursel) à l'horizon vaste et aux conclusions hâtives ; elle revient à réduire la vision des douze *nidânas* au cours de la *Sambodhi* à un " épiphénomène " forgé par la scolastique.

2. V. A. David-Neel : *Quelques aspects du bouddhisme thibétain*, Cahiers d'Hermes, nº 2. D'autres auteurs, par ex. Tajima et Takakusu, appellent aussi " ésotériques " les enseignements bouddhiques réservés aux membres d'une organisation fermée, notamment des Ecoles relevant du *Mantrayâna* Il ne faut toutefois pas oublier ce que dit à ce propos le Bouddha : " Ananda, j'ai enseigné le *Dharma* sans faire de distinction entre l'exotérique et l'ésotérique " (*Dîgha-Nikâya*, II, 100-101). Il s'agit donc d'une distinction de fait plutôt que de droit, d'un aspect ésotérique et d'un aspect exotérique de l'enseignement originel de Gautama, distinction analogue à celle qui s'est manifestée dans l'histoire du christianisme (Cf. à ce sujet " Christianisme et Bouddhisme " dans *L'Œil du Cœur* de F. Schuon) Le point de démarcation entre ces deux domaines est moins rigoureux que dans d'autres traditions. Il est significatif à cet égard qu'au Siam, par exemple, pays où domine le Petit Véhicule (*Hînayâna*), c'est le Grand Véhicule (*Mahâyâna*), qui est considéré comme exotérique. parce que " populaire ", alors qu'en Extrême-Orient et au Thibet, le rapport est inverse.

sité que vous remarquez dans les corps provient des différentes *positions* des doultas dans les *groupements* qu'ils forment », et cette position peut être changée». Telle est donc le *substrat matériel* sur lequel s'exerce en définitive la puissance de l'Ignorance, du Désir et de l'Action pour « assembler » les *nidânas* et les *skandhas* psycho-physiques. Comme dans le *Vaisheshika*, il s'agit de centres d'énergie ou « nombres matériels » conçus comme des points géométriques plutôt que comme des particules insécables, mais le bouddhisme, à l'instar du platonisme, les réduit de cinq à quatre ; en outre, les *doultas* forment un « tourbillon cosmique » où la désagrégation l'emporte graduellement sur l'agrégation à mesure que le cycle approche de la dissolution finale (*pralaya*). Or, le *nirvâna* bouddhique n'est autre que le discernement anticipé de cette dissolution finale : « rien ne nous lie ..., c'est nous qui tissons nos liens..., il n'y a rien à faire, il y a à défaire » (1) ; son modèle est le *parinirvâna* où le Bouddha « fit éclater sa personnalité au moment de sa mort comme une cotte de mailles » (*Anguttara-Nikâya*, IV, 312). Suivant une stance commune aux deux Véhicules « la *forme* corporelle est comme un nuage d'écume, les *impressions* conscientes sont une bulle soufflée, les *pensées* ne sont qu'un mirage, les *volitions* sont (sans consistance) comme la tige creuse du bananier, la *conscience* individuelle est pareille à une illusion ». Perçus dans leur nature foncière, les cinq *shandhas* se désagrègent aussitôt réunis, et l'illusoire identité individuelle se renouvelle d'instant en instant comme la fuyante unité d'une flamme ou d'une rivière.

(*A suivre*) JEAN THAMAR.

1. *Op. cit.*, p. 43. L'hermétisme interprète dans un sens analogue la " ruse " de Pénélope détissant de nuit ce qu'elle a tissé de jour. Rappelons aussi la définition du yoga : " l'abolition des fluctuations mentales " *citta-vritti-nirodha*).

UN RITE MAÇONNIQUE OUBLIÉ : L'IMPOSITION DU NOM DES MAÎTRES

DANS la Maçonnerie, comme dans toutes les organisations initiatiques d'ailleurs, l'initiation est considérée avant tout comme une seconde naissance, faisant du profane un être nouveau. Le nom de « néophyte », (nouvelle plante), donné au nouvel initié, est caractéristique à cet égard. Parfois d'ailleurs, ce symbolisme de la nouvelle naissance est souligné par une « mise en scène » qui retrace les étapes principales de la génération physique, en particulier l'incubation et l'accouchement (1). Mais il est un rite essentiel qui, à peu près partout, est lié à l'initiation : c'est l'imposition au récipiendaire d'un nouveau nom, qui consacre le fait que le néophyte est désormais et pour toujours un être différent de celui qu'il était dans sa vie profane (2).

Or, si l'on examine les principaux rituels maçonniques actuellement existants, que ce soit aux rites « français » et « écossais » utilisés en pays « latins », ou au « rite d'York » utilisé dans les pays anglo-saxons (3), il semble bien qu'un tel changement de nom n'y soit pas pratiqué. Cela est d'autant plus étrange que l'organisation sœur de la Maçon-

1. On trouve les vestiges d'une telle mise en scène dans le " cadre magique " qu'utilisent certains rituels, et par lequel doit passer l'aspirant lorsque " l'incubation est à son terme ".

2. Cf. R. Guénon. *Aperçus sur l'Initiation*, p. 188.

3. On sait que tous les Maçons de langue anglaise pratiquent un rite unique auquel on donne assez couramment, surtout en Amérique, le nom de " rite d'York ". Il est bien évident qu'il existe entre les rituels anglais et américains de grandes différences, et du reste, en Angleterre même, on trouve plusieurs versions du " travail " : *Emulation*, *Stability*, *Ritus Oxoniensis*, etc. Quoi qu'il en soit, il y a entre tous les rituels pratiqués dans les pays de langue anglaise assez de ressemblances pour justifier l'appellation de " rite d'York " donnée indifféremment aux uns comme aux autres.

nerie, le Compagnonnage, a toujours pratiqué et pratique encore le changement de nom (1). Comment se fait-il que la Maçonnerie, qui a tant d'affinités avec l'« Ordre du Tour de France », se distingue de ce dernier sur un point aussi capital ?

A vrai dire, il a existé et il existe encore certains rites maçonniques qui n'ignorent pas la pratique en question. C'est ainsi qu'un « régime » du XVIIIe siècle, celui des « Frères Initiés de l'Asie », fondé en Autriche sous des influences « rosicruciennes », changeait le nom de ses membres et celui des « Orients » où ils résidaient (2). Ainsi agissaient également les « Architectes Africains » qui prétendaient avoir été fondés sous la protection de Frédéric II (3). Et il dut y avoir bien des cas analogues à cette époque où existaient tant de groupements maçonniques de toutes sortes.

Le changement du nom des personnes et des lieux était aussi pratiqué par les « Illuminés de Bavière », mais il faut bien préciser que cette organisation, à l'origine, n'avait absolument rien de maçonnique. Son fondateur, Adam Weishaupt, lui avait donné tout d'abord le nom d'« Ordre des Perfectibilistes », bien significatif des tendances toutes profanes qui étaient les siennes. Weishaupt professait d'ailleurs pour la Maçonnerie le plus complet mépris (4). Il avait rédigé pour son « Ordre » des « rituels » d'une incroyable platitude, et c'est, semble-t-il, pour pouvoir plagier les rituels maçonniques qu'il se fit recevoir dans la Loge « La Prudence »

1. On trouvera dans les numéros spéciaux du *Voile d'Isis* sur le Compagnonnage des exemples de ces noms compagnonniques : " Angevin-la-Clef-des-Cœurs ", Périgord-Cœur-Loyal, L'Ile-de-France-la-Belle-Conduite, etc.

2. Dans ce régime, la ville de Vienne, siège de l'Ordre, s'appelait Thessalonique ; Nuremberg était Amsterdam ; le fondateur, le baron d'Ecker et d'Eckhoffen, se faisait appeler *Roch Hamdabrim* ; le prince Charles de Hesse-Cassel était *Melchisédech* ; Spangenberg était *Marcus-ben-Bina*, etc. Cet Ordre portait aussi le nom de " Fraternité des Chevaliers de St-Jean l'Evangéliste ".

3. La capitale de cet Ordre, Berlin, portait le nom de Constantinople etc.

4. Dans une lettre au conseiller Berger de Munich, il disait que les Maçons s'occupent de " pures niaiseries ", se " grisent de mots ", et que le seul avantage qu'en retire celui qui se fait recevoir parmi eux est " d'être présenté à des personnes de qualité qui l'invitent à dîner et lui font payer son repas deux fois plus cher qu'il ne vaut " (*sic*). Cf. R. Le Forestier, *Les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande*, p. 194.

de Munich en 1777. Sous l'influence d'un personnage quelque peu inquiétant, le baron de Knigge, Weishaupt donna à sa société le nom d'Ordre des Illuminés, et parvint à en faire pénétrer les membres dans diverses Loges d'Allemagne, avec un succès particulièrement marqué dans le Sud. Mais ce succès fut éphémère, et l'hostilité des autres régimes maçonniques, la réaction des autorités civiles et religieuses de Bavière, et enfin le coup de tonnerre qui foudroya Lang aux côtés de Weishaupt à Ratisbonne, vinrent mettre un terme définitif à l'Illuminisme et aux vues ambitieuses de son fondateur (1).

Parmi les régimes maçonniques adversaires des Illuminés, celui qui lui fut le plus redoutable, et qui joua même un rôle déterminant dans sa perte, portait le nom d'Ordre des Rose-Croix d'Or. Le changement de nom y était pratiqué (2).

Enfin, il y eut aussi au XVIIIe siècle un régime célèbre, l'Ordre de la Stricte Observance, dont les membres recevaient un nom latin. Son fondateur, le baron de Hund, avait reçu à Paris, dans une Loge inconnue, le nom d'*Eques ab Ense*. Il transporta en Allemagne les grades et les usages qu'il avait connus en France, et institua l'Ordre de la Stricte Observance. Cet Ordre, profondément modifié au Convent des Gaules en 1778 sous l'influence de Willermoz, donna naissance à l'Ordre des Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte, d'où procède ce qui porte aujourd'hui le nom de Rite Ecossais Rectifié. Et ce rite a conservé jusqu'à nos ours la pratique du changement de nom (3).

1. Weishaupt s'appelait dans l'Ordre Spartacus ; Knigge, Philon ; le conseiller Berger, Scipion. Dans la " géographie illuminée ", l'Allemagne se nommait Assyrie; la Bavière, Grèce ; Munich, Athènes ; Ratisbonne, Corinthe, etc.

2. Un des dirigeants de ce régime, Wôlner, s'appelait Chrysophoron dans les grades symboliques, Héliconus et Ophiron dans les grades supérieurs. C'est lui qui reçut dans l'Ordre, sous le nom d'Ormesus Magnus, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, neveu et successeur de Frédéric-le-Grand.

3. Il faut bien préciser que le changement de nom, dans la Stricte Observance et les régimes apparentés, a un caractère chevaleresque et non pas proprement maçonnique. Ce qui le démontre, c'est non seulement le titre d'*Eques*, mais aussi le fait que dans ces Ordres se rencontrent d'autres éléments qui ressortissent évidemment à l'art héroïque : Nous voulons parler du blason personnel de chaque membre, de sa " devise " et de son " ins-

L'histoire de la Stricte Observance est étroitement liée à celle des « Clercs du Temple », système fondé par Auguste Starck, qui avait été initié à Saint-Pétersbourg à une Maçonnerie particulière fort répandue en Russie à la fin du XVIIIe siècle, et connue sous le nom de « rite de Mélésino » (1).

D'autre part, la Stricte Observance, dont l'influence fut considérable entre les années 1760 et 1780, influa sur la constitution du « rite suédois ». « Les noms latins pour les Chevaliers, l'institution de « provinces templières », l'importance donnée aux « Supérieurs Inconnus » (2), la création d'offices « cléricaux », et une tendance marquée aux études alchimiques et rosicruciennes, sont les caractéristiques du système suédois, tel qu'il se constitua sous l'influence de la Stricte Observance » (3). Nous ne savons pas si cette influence, et le changement de nom qui en était la conséquence, ont persisté jusqu'à nos jours, car les rituels primitifs furent revisés en 1779 par le duc de Sudermanie. Nous ne savons pas non plus si le changement de nom était connu dans le « rite de Zinnendorf », qui procède du rite suédois, et qui fut pratiqué par la « Grande Loge Nationale des Francs-Maçons d'Allemagne » jusqu'à sa « mise en sommeil » par le régime national-socialiste en 1933 (4).

cription » (qui est le « cri de guerre » héraldique). C'est ainsi que Jean-Baptiste Willermoz, *Eques ab Eremo*, portait : *D'azur, à l'ermite de carnation habillé d'argent, portant une lance d'or sur son épaule*, avec la devise *: Vox in deserto*, et l'inscription : *Verba ligant*.

1. Le rite de Mélésino pratiquait, en plus des 3 grades « bleus », 4 hauts-grades : la Voûte obscure, Chevalier Ecossais, Philosophe, Clerc du Temple À cette époque, la Maçonnerie, surtout sous sa forme chevaleresque, connut en Russie une splendeur qu'elle n'atteignit alors qu'en Angleterre et en Suède. Il est à noter qu'un des Maçons les plus actifs de cette époque fut le baron von Ungern-Sternberg, ancêtre de l'énigmatique personnage dont Ferdinand Ossendowski a retracé le portrait dans *Bêtes, Hommes et Dieux*, et sur lequel René Guénon a donné quelques renseignements qu'il tenait de source particulière (cf. *E. T.* de janvier 1938, pp. 36-37). — Parmi les Clercs du Temple, Starck s'appelait *Archimedes ab aquila fulva*.

2. Sur les « Supérieurs Inconnus », cf. R. Guénon, *Aperçus sur l'Initiation*, p. 59.

3. Hugo Tatsch, *The Swedish Rite of Freemasonry*, in *Grand Lodge Bulletin* d'Iowa, décembre 1939, p. 733.

4. Cette Grande Loge avait tenté, pour se soustraire à l'interdiction qui frappait toutes les Obédiences allemandes, de se transformer en « Ordre teutonique chrétien ». Mais cette modification, qui constituait du reste une altération grave des principes maçonniques les plus essentiels, ne servit de rien : elle dut disparaître comme les autres.

Enfin, il faut mentionner que la Maçonnerie anglaise possède, parmi ses hauts grades, deux degrés conférés par l'Ordre Royal d'Ecosse : ce sont ceux de Frère d'Hérédom (1) et de Chevalier de la Rose-Croix. Les membres de cet Ordre prennent un « titre chevaleresque » : Chevalier du Courage, Chevalier du Soleil Mystique, et autres du même genre.

* * *

En dehors des exemples que nous venons de citer, doit-on croire que le changement de nom ait été une pratique inconnue dans l'ensemble de l'Ordre maçonnique ? Nous pensons qu'il n'en est rien, malgré les apparences contraires. En effet, le « rite français » (2), dans les rituels édités encore en 1880, parle du « bijou mystique dont Hiram était toujours revêtu, et qui portait, en caractères ineffaçables, la lettre G et la dénomination mystérieuse des Maîtres ». Quelle était cette dénomination mystérieuse ? La réponse est facile à donner. Tous les manuels maçonniques, ceux de Vuillaume, de Ragon et d'autres auteurs, nous ont conservé, parmi les « caractéristiques » du 3e degré au rite moderne, la formule suivante : « Le nom des Maîtres est Gabaon ». Gabaon était une ville de Palestine, aujourd'hui réduite à une infime bourgade, où se produisit l'événement le plus « spectaculaire » de tout l'Ancien Testament. Mais avant d'examiner les raisons qui peuvent justifier l'emploi, pour désigner tous les Maîtres Maçons indistinctement, d'un nom qui n'est pas le nom d'un homme, mais celui d'une ville, il nous faut préciser qu'il y a des indices certains qu'un tel nom fut couramment utilisé au XVIIIe siècle comme synonyme de Maître-Maçon.

C'est avec ce sens qu'on le trouve dans le catéchisme de Guillemain. Par contre, dans une instruction de la Loge Saint-Jean-d'Ecosse, Mère-Loge écossaise de France, le

1. Cf. René Guénon, *Heredom*, in *E. T.* de mars 1948.

2. Rite français ou rite moderne. On sait que c'est le rite pratiqué par le Grand-Orient de France.

nom de Gabaon est donné aux Apprentis. Mais l'indice le plus sûr, c'est qu'au XVIII[e] siècle la veuve d'un Maître Maçon était appelée Gabaonne. Cette étrange féminisation d'un nom hébraïque de ville ne peut évidemment s'expliquer que du fait que l'emploi du mot Gabaon pour désigner les Maîtres était absolument courant.

Ce nom de Gabaon est aussi très célèbre dans certaines versions des rituels anglais, versions qui, pour n'être pas parmi les plus pratiquées, n'en sont pas moins intéressantes. Ici, Gabaon n'est plus un nom donné aux Maîtres. Mais, dans les versions dont nous parlons, le signe de reconnaissance du second degré est dit remonter à Josué, et avoir été exécuté alors que ce guerrier prononçait les paroles célèbres : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, Lune, sur la vallée d'Ahialon » (1).

Et c'est ici que nous trouvons l'explication du choix d'un tel nom pour les Maîtres. Au-dessus de Gabaon se sont arrêtés le Soleil et la Lune ; or, au début de la Bible, le Soleil et la Lune sont dits avoir été créés « pour servir de signes afin de marquer les époques,les jours et les années » (2). C'est par leur marche que ces deux astres marquent l'écoulement du temps. Lorsqu'ils s'arrêtent, le temps s'arrête pour ainsi dire, comme le jour a été prolongé pour permettre la victoire de Josué sur Adonisédech, et comme, dans la tradition grecque, la nuit a été prolongée pour permettre la conception d'Héraclès.

Il s'ensuit donc que le Maître Maçon, assimilé à Gabaon, est symboliquement placé entre le Soleil et la Lune immobiles, comme le Christ en croix est souvent représenté avec le Soleil à sa droite et la Lune à sa gauche. On sait aussi que l'Apprenti qui vient de « recevoir la Lumière » voit devant lui « le Soleil, la Lune et le Maître de la Loge » (3). Puisque le Soleil et la Lune sont censés s'arrêter au-dessus du Maître

1. Josué, X, 12.
2. Genèse, I, 14.
3. Dans la Charbonnerie, les trois dignitaires d'une " vente " portaient les noms de " Maître de la Hutte "," Maître du Soleil " et " Maître de la Lune ".

Maçon Gabaon, c'est que ce dernier est passé au delà du temps, c'est qu'il a atteint, virtuellement bien entendu, ce point unique de notre monde où le temps s'arrête de couler, où les fantasmagories de la succession sont abolies dans la conscience de l'immuable réalité, où ces aspects relatifs et contingents qu'on nomme passé et avenir s'évanouissent dans la « permanente actualité » de l'« éternel présent ».

L'être qui peut parvenir à ce point atteint par là même la « fontaine de Jouvence », puisque le passé est mort pour lui. Cette fontaine, dans la tradition des « Fidèles d'Amour », est toujours représentée comme située au pied d'un arbre, qui est évidemment l'acacia, arbre dont était planté le lieu de Sittim, d'où partit Josué pour la conquête de la Terre Promise (1), et qui est aussi l'arbre de vie du jardin d'Eden. Les eaux de la fontaine de Jouvence, « breuvage d'immortalité », jaillissent au centre du monde, ce qui fait penser à la formule selon laquelle « un Maître Maçon ne s'écarte jamais du centre, et se retrouve toujours entre l'équerre et le compas » (2).

Mais le haut-lieu de Gabaon fut encore le témoin d'un autre événement remarquable. C'est là qu'au début de son règne, le roi Salomon, étant monté pour offrir des sacrifices, eut un songe au cours duquel l'Eternel lui dit : « Demande ce que tu veux que je te donne ». Salomon demanda « un cœur intelligent », et l'Eternel lui accorda, non seulement la Sagesse (attribut de la caste sacerdotale), mais en plus les richesses (attribut de la caste commerçante) et la gloire (attribut de la caste guerrière) (3). Ce

1. Josué, II, 1.
2. Cf. R. Guénon, *Le Symbolisme de la Croix*, p. 91, note 1.
3. Il convient de se souvenir que chez les peuples anciens, les richesses, sous forme notamment de bijoux et d'étoffes précieuses, étaient un élément indispensable de la Beauté. C'est ainsi que le *Wishnu-Purana*, décrivant les conditions de l'âge Kâli, déplore ces jours de pauvreté où " les femmes n'auront pour se parer que leur chevelure ". (*Wishnu-Purana*, livre VI, chap. I). — D'autre part, la gloire, sous forme notamment de la gloire militaire, a des rapports évidents avec la Force. Sur le mont Gabaon, Salomon a donc reçu les dons de Sagesse, de Force et de Beauté (les 3 pi-

qu'il y a d'assez curieux, c'est que le récit de ce songe, dans la Bible, est suivi immédiatement de celui du fameux « jugement » que Salomon prononça entre deux mères qui se disputaient le même enfant ; puis vient le récit du début de la construction du Temple de Jérusalem (1).

Nous ne nous étendrons pas sur les autres raisons qui peuvent avoir motivé le choix du mot Gabaon comme « nom des Maîtres ». Ce mot désigne en hébreu une colline au sommet arrondi. Nous ferons remarquer en terminant que chaque Maître Maçon, s'appelant Gabaon, n'a pas de nom distinct de celui des autres Maîtres, et que ce fait indique que tous sont arrivés au lieu où est rassemblé « ce qui était épars ».

* * *

L'histoire de Josué arrêtant le Soleil a été depuis le XVIIIe siècle la risée de tous les « esprits forts » qui ont démontré à l'envi l'impossibilité d'un tel phénomène. Cepen-

liers du Temple maçonnique). Dans les anciens rituels du second degré, le Maître de la Loge est dit être vêtu " d'or, de pourpre et d'azur " ; et ces 3 couleurs sont mises en relation avec les richesses, la gloire et la sagesse, " les 3 dons que le Grand Géomètre du l'Univers fit au roi Salomon ".

1. I, Rois, chap. III et V. — On pourrait établir une comparaison entre le choix " de Salomon " et le " jugement de Pâris " dans la tradition grecque. D'une part, Salomon, type des initiés, demande la Sagesse (aspect divin supérieur) et reçoit " par surcroît " Force et Beauté. Et ce choix amène l'érection du Temple où résidera la " Paix ". — D'autre part, Pâris, type des profanes, dédaignant la Sagesse offerte par Minerve et la Puissance offerte par Junon, reine des Empires, juge en faveur de Vénus, déesse de la Beauté (aspect divin inférieur). Et ce choix provoque la guerre, d'où résultera la ruine de la ville de Troie. — Il faut remarquer aussi que Minerve, dont l'action fut prépondérante dans la chute d'Ilion (cf. l'histoire du Palladium), était déesse de la Sagesse, de la guerre et des arts, c'est-à-dire de la Sagesse, de la Force et de la Beauté. Etant née d'un coup de hache, c'est-à-dire fille de la foudre, elle est la régente de toutes les initiations. Elle est un aspect du Grand Architecte, car elle a dressé les plans du navire Argo, " le premier de tous les navires ", et qui est donc une image de l'arche. Invincible dans les combats ; c'est elle pourtant qui fit naître l'olivier, symbole de paix, de lumière et d'abondance. Les Pythagoriciens appelaient " Minerve " le triangle équilatéral ou Delta. Ils lui consacraient le nombre 7, qui, seul parmi les nombres de la décade, est sans multiple ni sous-multiple, de même que Minerve est sans mère et n'a pas eu d'enfants. Enfin, Minerve était la patronne des Collèges d'artisans, ainsi qu'en fait foi cette épigramme recueillie dans l'*Anthologie Palatine* : " Un niveau avec le fil à plomb, un maillet de bois, une forte hache pour fendre les souches, un cordeau rouge résonnant sous le doigt qui le soulève : voilà ce que te consacre le charpentier Léontique, jeune déesse aux yeux pers ; car les ans lui ont enlevé la force de s'en servir ".

dant, le Livre divin demeure tel qu'il fut écrit il y a des millénaires, et nous savons que ce sont là des « paroles qui ne passeront pas ». Est-ce les critiques de ces « esprits forts » qui ont incité le rite français à l'abandon d'une pratique aussi remarquable que la collation du « *nom des Maîtres* » ? De toute façon, nous pensons avoir démontré que ce rite conserve encore aujourd'hui des traces de cette pratique, vestiges incompris d'un passé plus traditionnel que le présent. L'oubli du « nom des Maîtres » est évidemment dû aux « *modernisations* » successives dont les rituels « français » ont eu à souffrir, et qui furent faites par des Maçons d'esprit profane, complètement ignorants de tout ce qui touche au symbolisme. Aujourd'hui, l'œuvre qu'il serait utile d'entreprendre, ce serait de restaurer toutes les formules et tous les usages disparus. Qui sait si, parmi les matériaux rejetés par des constructeurs ignorants, ne se trouve pas cette « pierre blanche », pierre angulaire et « pierre cachée des Sages », qui est la même chose que la Parole perdue ?

DENYS ROMAN.

TRAITÉ
DES INTELLIGENCES CÉLESTES
qui régissent le monde après Dieu

(*suite*) (1)

Au seizième rang, après Orifiel, Anaël, Esprit de Vénus, reprit pour la troisième fois la direction de l'Univers, le dernier jour de janvier de l'an 5315 de la fondation des cieux et de la terre, le 109me de la Nativité du Christ, pour gouverner pendant 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'an du monde 5669 et 4 mois, qui est l'an 463 de l'Incarnation du Seigneur. On devra remarquer que, pendant presque toute cette période du règne de l'Ange de Vénus, l'Eglise Chrétienne grandit au milieu des persécutions, et finit par prévaloir après le meurtre de milliers d'hommes pour la foi du Christ. Finalement, s'élevèrent au sein de l'Eglise des hérésies nombreuses, qui ne furent étouffées, avec bien des peines, qu'au bout d'un long espace de temps, dans le sang d'hommes vertueux. C'est alors que s'illustrèrent nombre d'hommes versés dans toutes les branches du savoir : théologiens, astronomes, médecins, orateurs, historiens, et non seulement parmi les Gentils, mais aussi parmi les Chrétiens. Les infidèles cessèrent enfin de persécuter l'Eglise, après que César Constantin le Grand eut reçu le baptême en l'an du monde 5539, lorsque l'Ange de Vénus, Anaël, eut passé le point culminant du cycle de sa domination. Il y eut bien encore après cela quelques troubles partiels causés par les impies, mais cependant l'Eglise vécut en paix. A cette époque, le genre humain qui, depuis le temps du Roi Ninus, s'était, pendant

1. Cf *Etudes Traditionnelles*, n^{os} de janvier-février et de mars 1951.

2.300 ans, misérablement égaré dans le culte des idoles, fut miséricordieusement ramené à la connaissance du Dieu unique. Divers arts subtils prirent de l'accroissement, et conformément à la nature de Vénus, se développèrent et s'embellirent. Car les mœurs des hommes changent avec le temps, et les choses inférieures correspondent aux supérieures et reçoivent l'influence de ces dernières. L'âme, d'ailleurs, est libre, et n'est pas soumise à l'influence des astres, à moins qu'étant trop attachée au corps elle ne souille ses attributs et se laisse alors guider par lui. Car les Anges, moteurs des orbes ne peuvent ni détruire, ni altérer aucune des choses établies par la nature. Une comète d'une grandeur extraordinaire annonça la mort de Constantin. L'hérésie d'Arrien troubla la Sainte Eglise en maints lieux. Vers la fin de ce gouvernement, au temps de l'Empereur Julien, des croix apparurent sur les robes de lin de certaines personnes. En Asie et en Palestine, des guerres, des pestes et des famines suivirent les apparitions où elles avaient été vues. En ces temps, aussi, vers l'an 360 de l'ère chrétienne, les Francs sortirent de la Germanie, puis envahirent la Gaule, l'occupèrent et donnèrent leur nom à leur conquête. La France était grande et large, et sa métropole était Mayence, aujourd'hui Herbipolis. Les Bavarois, les Suèves, les habitants des bords du Rhin, les Saxons, les Thuringes et les peuplades qui entourent le Pontificat, occupent aujourd'hui la grande partie de la France qui s'étendait en Germanie. En l'an 280 du règne de ce même Anaël, l'Empire Romain commença à décliner, sa capitale fut prise et incendiée par les Goths, après que Constantin eut transporté à Byzance le siège de l'Empire, acte funeste qui fut cause de la décadence de toute la monarchie. Car vers la fin du Règne d'Anaël parurent Radagif, Alaric et Athaulfe, rois des Goths, bientôt suivis par Genséric, roi des Vandales, et Attila, roi des Huns, qui envahirent toute l'Europe, mettant en pièces l'Empire, ainsi que nous l'apprennent les historiens de ce temps.

Après Anaël, au dix-septième rang, Zachariel, Esprit de

Jupiter, reprit pour la troisième fois la direction de l'Univers, le 1er jour de Juin de l'an du monde 5669, qui est l'an 463 de la Nativité du Seigneur. Il régna 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'an du monde 6023, qui est l'an 817 du Seigneur. En ce temps, nombre d'hommes se livrèrent avec ardeur à l'étude de la philosophie chrétienne. Quantité de prodiges se manifestèrent : des comètes, des tremblements de terre, des pluies de sang.

Merlin, né en Calédonie, au commencement de ce règne, fit des prédictions étonnantes. Arcturus, communément appelé Arthur, roi très fameux de la Bretagne, asservit les Barbares, rendit la paix à l'Eglise, triompha dans maintes batailles, répandit la foi chrétienne, soumit sous son sceptre la Gaule entière, la Norvège, la Dacie et plusieurs provinces. Ce fut le plus glorieux prince de son temps ; après avoir accompli maints hauts faits, il disparut soudain, et pendant bien des années, les Bretons attendirent son retour. Quantité de poètes chantèrent ses prodigieux exploits ; sous son règne, l'Angleterre était florissante et commandait à trois fois dix royaumes.

En ces temps, les ordres monastiques commencèrent à se multiplier dans l'Eglise de Dieu. Théodoric, roi des Goths Ariens, conquit toute l'Italie ; il fit périr le Consul des Béotiens. L'Empire et l'Eglise étaient dans le trouble : Zénon et Anastase, Empereur d'Orient, Théodoric et ses successeurs en Italie, Honorius, roi des Vandales en Afrique, exercèrent une tyrannie sans égale. C'est alors que Clovis, roi des Francs de Gaule, reçut le baptême ; il soumit les Goths et imposa la paix, non toutefois au monde entier, au temps de Saint Benoît, l'an cinq cents de l'ère chrétienne, vers le commencement du règne de Zachariel, Ange de Jupiter, dont l'influence amène les changements de dynasties et de royaumes, ce qui arriva pendant cette période, ainsi que le déclarent à maintes reprises les historiens. Ce que cet ange ne put faire lui-même, il en laissa le soin à son successeur Raphaël, Ange de Mercure, qui mit Charlemagne sur le trône des Francs. En effet, pendant ces 350 ans, bien des empires croulèrent :

Goths, Vandales, Burgondes, Lombards, Thuringes, Allemands, Bavarois, et quantité d'autres. L'Empereur Justinien fut le premier qui dota la République d'un bel ensemble de lois. Plusieurs hommes éminents s'illustrèrent sous Zachariel. Justinien édifia la basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople. L'Empire, partagé, fut dans le trouble et la confusion. De nombreux présages apparurent en ces temps, ainsi que le rapporte l'histoire. Cosdra, roi des Perses, s'empara de Jérusalem ; il fut plus tard assassiné par Eraclès. A cette époque, vers l'an 600 de l'ère chrétienne, l'Arabe Mahomet fonda la secte des Sarrazins qui supplanta bientôt l'Empire Romain en Asie. Dagobert, roi de France, vainquit et extermina les Anglais alors nommés Saxons.

On doit remarquer que, bientôt après, la foi chrétienne commença à s'affaiblir en Asie et en Afrique, tandis que s'insinuait la secte des Sarrazins qui infesta bientôt le monde entier, sauf l'Europe, où l'ordre de Saint-Benoît répandit la religion chrétienne. Vers l'an 774 du Seigneur, des croix apparurent sur les vêtements de quelques hommes, et, peu après, l'Empire Romain fut divisé, une partie passant aux mains des Francs, sous Charlemagne. Ce prince restaura l'Eglise, et fit de nombreuses guerres. Le nom de Gaule Occidentale fut donné, après ses victoires, au territoire saxon.

Après Zachariel, Ange de Jupiter, au dix-huitième rang, Raphaël, Esprit de Mercure, prit une troisième fois le gouvernement de l'Univers, le deuxième jour du mois de Novembre de 6023 de la fondation du monde, qui est l'année 817 de la Nativité du Seigneur. Il gouverna l'univers pendant 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'an du monde 6378, ou 1171 du Seigneur. Au commencement de cette période de Mercure, l'Empire Romain passa, comme nous l'avons déjà dit, aux mains de Charlemagne. Après lui, son fils Louis régna 25 ans, et après sa mort, ses fils se combattirent les uns les autres, affaiblissant encore une fois l'Empire. Les Normands dévastèrent la Gaule. Deux fois Rome fut saccagée par les Sarrazins. Sous Louis II, il plut du sang pendant trois jours. En

Saxe, une ville entière, avec tous ses édifices et ses habitants, fut engloutie en un instant dans un terrible gouffre ouvert par un tremblement de terre. Vers l'an 910 du Seigneur, de grands troubles s'élevèrent en Italie : elle se détacha de l'Empire des Francs, et élut elle-même ses rois : le premier fut Bérenger, duc de Frioul, à qui succédèrent sept rois dans un espace d'environ cinquante ans, jusqu'au moment où l'Empire passa aux Germains. Le premier empereur fut Othon, qui entreprit de reconstituer la monarchie.

Othon, son fils, et Othon, son neveu, ses successeurs au trône impérial, convertirent les Hongrois à la foi Chrétienne. Mais Othon III, mourant sans enfants, institua les Electeurs de l'Empire, en l'an 1000me de l'ère chrétienne, et cela s'est conservé jusqu'à nos jours. Les Sarrasins s'emparèrent une fois encore de Jérusalem.

De nombreux présages furent vus dans le ciel, dans l'air, sur terre, sur mer et dans les eaux. A la mort d'Othon III, Henri 1er lui succéda par l'élection des Princes. Il régna 20 ans et fonda l'église de Bamberg. En même temps que Kunégonde, sa femme, mourut une vierge célèbre par ses miracles. Après lui, Conrad 1er fut élu empereur, et régna 20 ans. C'est aussi vers cette époque que Godfroy, comte de Bouillon, enleva aux infidèles, Jérusalem et a Terre Sainte. Avant la fin du règne de Raphaël, on vit des présages et des signes nombreux, et, peu de temps après, la race tartare, sortant de ses frontières, infligea de grands maux à l'Empire Romain. La famine, la peste, les tremblements de terre et d'autres calamités fondirent sur l'Empire ; trois Soleils et autant de Lunes apparurent à l'Orient. En l'année 1153 du Seigneur, Frédéric Ier, surnommé Barberousse, prit le sceptre. Il régna 33 ans à partir de la trois cent trente-sixième année du gouvernement de Raphaël, et accomplit une foule de choses admirables : il accrut les forces de l'Empire et entreprit victorieusement de nombreuses guerres. Sous son règne, les Egiens et les Lithuaniens embrassèrent le Christianisme.

Au dix-neuvième rang, Samaël, Ange de Mars, reprit pour la troisième fois le gouvernement de l'Univers, le 3me jour de Mars de l'an du Monde 6378. Il régna 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'an du monde 6732, ou l'an du Seigneur 1525. Sous sa domination, il y eut quantité de guerres dans le monde ; des milliers d'hommes y périrent et plusieurs royaumes perdirent leurs limites. L'empereur Frédéric 1er eut maints démêlés avec les princes romains ; il soutint contre eux de grandes guerres, où les Romains périrent par milliers. Il ravagea Milan de fond en comble. Liège fut détruite. Jérusalem fut encore reprise par les Sarrazins.

L'Empire des Tartares prit alors sur terre une très grande extension ; ce fut une véritable calamité pour le monde ; et cela dure encore. Après Frédéric, son fils Henri fut élu empereur. A la mort de celui-ci, un schisme entre Philippe et Othon divisa l'Empire et causa de grands troubles : maintes batailles s'ensuivirent sur les frontières d'Allemagne, à Strasbourg, à Cologne, à Leyde, à Spire, en Wurtemberg, et dans tout le royaume. L'ordre des Mendiants fut institué à cette époque, en la quarantième année de Samaël, ou à peu près, ce qui prouve que toutes choses sont providentielles. En Asie et en Afrique, les Sarrazins livrèrent de nombreux combats aux Chrétiens. Constantinople fut prise par les Allemands, et Baudoin, comte de Flandre, fut élevé à la dignité impériale. Plus de 20.000 enfants de l'Allemagne, séduits par des discours mensongers leur insinuant de reconquérir la Terre Sainte, furent enlevés sur mer par des pirates. Une troupe de pasteurs, venus d'Espagne, s'approchèrent de Paris, s'emparant des biens du clergé, à la grande joie du peuple ; mais quand ils voulurent mettre la main sur ceux des laïques, ils furent massacrés. L'an 1212 de l'Ere Chrétienne, Frédéric II fut élu empereur ; il régna 33 ans et fit beaucoup de choses contre l'Eglise. En 1238, une éclipse eut lieu, et des tremblements de terre continus détruisirent des milliers d'hommes. La Frise fut presqu'entièrement submergée et plus de cent mille hommes périrent. Les Tartares

dévastèrent la Hongrie et la Pologne, et conquirent l'Arménie et plusieurs autres contrées. L'an 1244 de l'ère chrétienne, un Juif, en fouillant le sol près de Tolède, trouva un livre où il était écrit que le Christ naîtrait de la Vierge Marie dans le troisième monde, et qu'il souffrirait pour le salut des hommes : immédiatement converti, il fut baptisé. Le troisième monde, c'est-à-dire la troisième période de l'Esprit de Saturne, fut, comme nous l'avons précédemment exposé, le temps où le Christ naquit d'une Vierge. Les Pontifes romains, en déposant Frédéric, laissèrent le trône impérial vacant pendant 28 ans, jusqu'à l'élection de Rodolphe, comte de Habsbourg, qui fut choisi contre les autres princes candidats, qui étaient : Henri, comte de Schwarzenburg, en Thuringe ; Guillaume, comte de Hollande ; Conrad, fils de Frédéric ; Alphonse, roi de Castille, et Richard, comte de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre. Les maux se multiplièrent sur la terre. En ce temps, vers l'an 1260 du Seigneur, prit naissance la Confédération Suisse, petite nation qui prit avec le temps assez d'extension ; elle s'attaqua à d'autres nations grâce aux hommes belliqueux qui s'élevèrent dans son sein, et agrandit ses frontières, ce qui fit connaître dans toute l'Allemagne la nouvelle République. L'an 1273 de l'ère chrétienne, l'assemblée des Princes élut Rodolphe de Habsbourg qui régna 18 ans. Homme prudent et sage en toutes choses, c'est de lui que descendent tous les ducs d'Autriche. Les Tartares envahirent les pays chrétiens, s'emparèrent de Constantinople et de la Grèce, causant grand dommage aux Chrétiens. Les Sarrazins prirent plusieurs villes en Asie, tuant plus de 4.000 Chrétiens. A la mort de Rodolphe, Adolphe de Nassau fut élu Empereur, et régna 6 ans. Albert, fils de Rodolphe, le vainquit à Worms, et l'ayant tué, il fut élu à sa place en 1298. Après dix années de règne, il fut lui-même tué par le fils de son frère. L'Ordre des Templiers fut détruit sur l'injonction du Pape Clément V. L'Ile de Rhodes fut reprise aux Sarrazins après un siège ininterrompu de quatre années. Après l'assassinat d'Albert par son neveu, Henri VII,

comte de Luxembourg, fut nommé empereur et régna cinq ans. Après lui, Louis IV, de Bavière, fut empereur pendant 32 ans, à partir de 1315 ; c'étaient les cardinaux romains qui lui avaient donné la couronne. Frédéric, duc d'Autriche, s'y opposa mais fut battu. Ensuite Charles IV, roi de Bohème, fut empereur pendant 31 ans ; il éleva à la dignité archiépiscopale l'évêché de Prague. De grands tremblements de terre se produisirent. Ce même Charles institua de nouveau des droits de perception en faveur des princes électeurs. Gunther, comte de Schwarzenburg, ayant pris le titre d'Empereur, fit une vaine opposition à l'Empereur Charles. Après sa mort, son fils Wenceslas régna 22 ans, Iodoque, Marquis de Moravie, vainquit Sigismond, fils de Wenceslas, et Wenceslas fut déposé. Léopold, duc d'Autriche, fut tué avec 8 comtes et plus de 4.000 Suisses dans la guerre qu'il avait entreprise. C'est sous Wenceslas, Empereur et roi de Bohème, que la secte des Hussites prit naissance. Après la déposition de Wenceslas, Rupert, comte palatin du Rhin et duc de Bavière, fut élu Empereur et régna 10 années. L'an 1396, les Chrétiens déclarèrent la guerre aux Sarrazins, mais sans succès, à cause de l'arrogance des Français. Cent mille hommes succombèrent ou furent emmenés en captivité comme Jean, duc de Bourgogne. Il y eut beaucoup de guerres en ce temps. En 1407, Sigismond devint empereur et régna 27 ans. Il fit ravager la Bohème, pour en extirper l'hérésie, mais sans grand résultat. Le royaume de France fut épouvantablement dévasté par les Anglais et les Bourguignons. A la mort de Sigismond, son gendre Albert, duc d'Autriche, lui succéda en l'an 1438 de l'ère chrétienne et régna deux ans. Ce fut un homme excellent et digne de l'Empire. Après lui Frédéric III, duc d'Autriche, fils d'Ernest, fut élu empereur par les Princes. Il régna 56 ans. Ce fut un homme de génie divin et d'âme pacifique. Il monta sur le trône en l'an 1440 du Seigneur.

En 1453, Constantinople fut prise par les Turcs, par la trahison d'un certain Justiniani, et bientôt la Grèce entière

abandonna le Christianisme. Car, en peu de temps, plusieurs principautés et royaumes chrétiens furent pris et dévastés par les Turcs. En ces temps-là, de graves et nombreuses guerres éclatèrent parmi les Chrétiens, en Gaule, en Angleterre, en Saxe, en Westphalie, en Prusse, en Flandre, en Suède, et autres pays. C'est à cette époque que l'art de l'imprimerie, admirable découverte, présent divin, fut retrouvé à Mayence, métropole d'Allemagne. En l'an 1456 de l'ère chrétienne, les Turcs, massacrés en Hongrie par les fidèles, périrent en grand nombre. Un admirable pèlerinage d'enfants vint à Saint-Michel. Il y eut dans le royaume de Naple des tremblements de terre qui firent périr plus de 40.000 personnes. En 1462 du Seigneur, Mayence, métropole des Francs, fut prise et saccagée. Charles, duc de Bourgogne, battit les français en 1465. Deux ans plus tard, en 1467, il détruisit Dinan et Laon. En 1473, il envahit la Gueldre, la conquit par la force des armes, ainsi que le duché de Lorraine. Une comète apparut au mois de janvier de l'an 1472 du Seigneur. L'année suivante, en 1474, Charles, duc de Bourgogne, mit le siège devant la place forte de Nancy. En 1477, ce vaillant prince fut tué à la guerre. A cette époque, les Turcs s'emparèrent de plusieurs villes chrétiennes, de Négrepont en Eubée, du royaume de Bosnie, du duché de Spète, de l'Achaïe, de la Mysie, et de plusieurs principautés d'Orient. En 1476, se tint à Wickaushausen, en Franconie, une grande assemblée de fous, où furent émises un tas de sottises. En 1480, les Turcs assiégèrent Rhodes avec une puissante armée, mais sans succès ; ils quittèrent Rhodes la même année et s'emparèrent d'Hydron, où plus de 12.000 Chrétiens périrent ; 22 seulement échappèrent par la fuite. L'année suivante, le sultan des Turcs, Mahomet, mourut et son fils aîné, Bajazet, lui succéda sur le trône, à l'âge de 27 ans seulement. L'an 1486, de l'ère chrétienne, Maximilien, fils de Frédéric, fut sacré roi des Romains à Frankfort, et salué empereur en 1508 par le Pape Jules II. Il fonda l'Ordre militaire de Saint-Georges contre les hérétiques et les Turcs ;

il vainquit les Suisses, réduisit les Sicambres, et triompha de tous les rebelles. Le Roi de France, selon sa coutume, toujours à la poursuite de la couronne impériale, ourdit des ruses contre l'Empire ; mais le Tout-Puissant maintint ce qui fut organisé sous le régime de Samaël. En 1508, les Vénitiens, révoltés contre l'autorité de l'empereur, sont punis du bannissement et de la mort : l'entêtement sera puni, la sage soumission récompensée. Vers la fin de cette troisième période de Samaël, un changement important, ramenant les choses à leur premier état, amènera la destruction de quantité d'êtres humains ; en effet, si, par la volonté de Dieu, le point gamma (γ) n'est pas ramené vers le Nord, il surviendra un changement dans quelque monarchie ou dans un grand royaume. Une grande secte religieuse s'élèvera pour remplacer les anciens cultes. Il est à craindre que la quatrième bête ne perde une tête. Pendant la première période de Samaël, Mars annonçait le Déluge ; pendant la deuxième, la ruine de Troie ; vers la fin de la troisième, il y aura rupture de l'Unité ; en effet, d'après les précédents, on peut inférer ce qui s'ensuivra : cette troisième période de Mars ne s'achèvera pas sans que la prophétie s'accomplisse, et qu'une nouvelle religion soit instituée. Il reste, à partir de cette présente année 1508 de l'Ere Chrétienne, 17 ans avant l'expiration du règne de Samaël ; il s'y manifestera des présages de malheurs. Car, avant l'année 1525 de l'Ere Chrétienne, les croix vues en ces dix prochaines années sur les vêtements des hommes auront leurs conséquences ; mais à treize ans de là, par la force du droit, tu céderas ta place à un ignorant, pour, après ces événements nécessaires, te relever plus grand dans ton petit-fils, à mon avis, à moins qu'il ne te soit donné de dominer les ombres qui te menacent.

Pour la vingtième période, Gabriel, Ange de la Lune, reprendra la direction du Monde, le 4[me] jour du mois de juin de l'an 6732 de la création, qui est l'année 1525 de l'Ere Chrétienne. Il gouvernera l'Univers pendant 354 ans et 4 mois, jusqu'en l'an du monde 7086, au huitième mois, ou

1879 de la Nativité du Seigneur. Il faudra une prophétie pour la série des événements futurs. Je ne garantis pas les choses que j'écris, très sage César, mais on peut raisonnablement y croire sans préjudice pour la foi orthodoxe. Il y a des personnes qui supposent que ces périodes correspondent aux mois lunaires, si telle est votre opinion, j'y puis agréer, mais il faudrait alors changer ce que j'ai écrit.

Du reste, de la main je témoigne, de la bouche je confesse qu'en toutes ces choses, je ne crois et n'admets que ce que l'Eglise Catholique a approuvé par l'autorité de ses docteurs ; et je repousse tout le reste comme de vaines et superstitieuses fictions.

JEAN TRITHÈME.

LES REVUES

Nous devons empiéter aujourd'hui sur le « terrain » de notre confrère Denys Roman qui a bien voulu se charger, depuis la mort de M. Guénon, des comptes-rendus des publications maçonniques françaises et étrangères, afin de répondre à M. Marius Lepage qui exhale sa mauvaise humeur contre nous dans le numéro d'avril-mai 1951 du *Symbolisme*. Avec le souci visible de minimiser son opposition aux points de vue traditionnels exposés dans notre revue, M. Lepage intitule *Petites divergences* un article qui prétend être une réponse aux *Nouvelles divergences* du numéro de janvier-février des *Etudes Traditionnelles*. D'autre part, il essaie de masquer cette opposition en la transformant en une querelle de personnes, ce qui l'amène à porter sur notre individualité — qui n'avait rien à voir en la circonstance — des jugements dont le moins qu'on puisse en dire est qu'ils sont téméraires et « qu'ils ne sont pas tous marqués du sceau de la fraternité maçonnique et de la finesse traditionnelle ». Pour notre part, nous n'avons jamais songé à nous faire juge des sentiments et des vertus de M. Lepage, mais nous ne pouvons nous dispenser de relever l'incorrection qu'il commet en publiant sans aucune autorisation des extraits de lettres d'une personnalité défunte. — M. Lepage nous reproche d'avoir écrit que nous n'avons jamais rencontré un seul Maçon dont nous puissions croire qu'il possédait le dépôt intégral de la science maçonnique sous le double rapport de la doctrine et de la méthode ; nous n'avons pas formulé là un jugement, mais une simple constatation objective qui ne nécessite nullement chez celui qui la fait des connaissances qui « dépassent tout ce que l'on peut imaginer » et cette constatation est à la portée du plus modeste Apprenti. D'ailleurs, s'il en était autrement, M. Guénon n'aurait jamais parlé de la dégénérescence de la Maçonnerie et de la nécessité de revivifier cette forme d'initiation. Que cela plaise ou non, il n'y a, dans la Maçonnerie spéculative actuelle, aucun enseignement doctrinal et aucune méthode initiatique, ce qui n'exclut nullement que l'un et l'autre puissent être restitués... si le temps et les circonstances le permettent. — M. Lepage nous reproche encore d'être « venu à l'Ordre pour apporter aux autres la Lumière, et non la recevoir ». Nous

lui ferons tout d'abord observer poliment que cela ne le regarde pas, ensuite, bien qu'il feigne de l'ignorer, il sait très bien que nous ne sommes pas entré dans la Maçonnerie de notre propre initiative, mais bien parce qu'on nous l'a expressément demandé, de sorte que nous ne sommes nullement responsable de la situation insolite qui a ainsi été créée. Notre contradicteur pourrait penser aussi que les gens qui sont allés nous chercher avaient alors de bonnes raisons pour le faire, quels que puissent être aujourd'hui leurs sentiments à notre égard. — Il paraît aussi que rien ne nous prédestinait, bien au contraire, à demander (nous n'avons pas *demandé*), l'initiation maçonnique que nous estimions « être dangereuse ou nocive ». M. Lepage montre ici qu'il n'a rien compris à ce que nous écrivons, car il est bien évident que nous n'avons jamais pu croire une initiation quelconque « dangereuse ou nocive » en soi ; la seule question que nous pouvions nous poser était de savoir si la Maçonnerie spéculative était encore en possession d'une initiation authentique, et nous n'éprouvons aucune gêne à déclarer que nous en avons douté pendant fort longtemps. M. Lepage cite ici une lettre de M. Guénon relative à notre attitude sur ce point ; ce qu'il cite est exact, mais M. Lepage présente la chose de manière à faire croire que M. Guénon lui faisait des « confidences » à notre sujet, ce qui, pour des raisons que M. Lepage ne peut connaître, est tout simplement ridicule. La vérité est toute autre. Lorsque, pour la première fois, nous avons pris la parole « officiellement » en Loge, le 11 mars 1948, nous avons dit, entre autres choses, avoir été pendant longtemps en désaccord avec M. Guénon au sujet de la valeur actuelle de l'initiation maçonnique et nous avons reconnu en même temps que, sur ce point comme sur tant d'autres, M. Guénon avait entièrement raison. *L'alter ego* de M. Lepage, M. Corneloup, était présent lorsque nous fîmes cette déclaration. M. Corneloup fit de la réunion du 11 mars un compte-rendu très fidèle, bien que trop flatteur pour nous, dans une lettre datée du 14 mars 1948 dont nous avons le texte sous les yeux (ce compte-rendu alla au Caire d'où il nous fut expédié quelques jours plus tard, comme il était normal) et c'est ainsi que M. Lepage apprit quelles avaient été nos positions successives à l'égard de la Maçonnerie, ce que M. Guénon se borna à lui confirmer par sa lettre du 16 mai 1948 dont M. Lepage fait étalage aujourd'hui. Si M. Guénon avait fait des « confidences » à M. Lepage, il faut avouer qu'elles auraient été bien placées puisque, M. Guénon à peine disparu, M. Lepage s'empresse de livrer à la publicité des textes qui ne lui étaient évidemment pas destinés. Notre contradicteur qui, sans doute, « connaît suffisamment la Maçonnerie, pour déceler à première vue le bon Maçon, le médiocre ou le mauvais », affirme que nous ne connaissons la Maçonnerie que

« de l'extérieur », c'est-à-dire « d'une façon toute profane ». Ayant gardé un vague souvenir des comptes-rendus de nos travaux publiés dans le *Symbolisme* par un auteur qui signe *Mercurius in Libra* et qui ressemble... comme un frère à M. Lepage, nous nous sommes reporté aux quelques numéros du *Symbolisme* que nous avions sous la main et nous avons vu que le chroniqueur découvrait dans nos articles « une grande sagesse » (*Symbolisme* de juillet 1949, page 318) ; il déclarait souhaitable que nos commentaires sur les *Aperçus sur l'initiation* soient « réunis en volume et encore plus développés » pour que « tous les Maçons » puissent « les lire avec fruit » (*Symbolisme* de novembre 1949, page 57), etc., etc... ; enfin, ne pouvant plus trouver de mots pour redire l'enthousiasme que lui inspire notre prose, *Mercurius in Libra* écrit : « Je ne puis que me répéter : la série de ces neuf articles (il y en a dix) qui commentent les *Aperçus sur l'Initiation* du point de vue spécialement maçonnique devrait être lue et étudiée par tous les Maçons qui ont compris que l'Ordre était autre chose qu'une simple organisation philantropique et progressive. *Jean Reyor, dans ses deux derniers articles, nous amène aux limites du mystère maçonnique* » (*Symbolisme* de février-mars 1951). Et nous apprenons aujourd'hui que le vertueux M. Lepage, pardon... *Mercurius in Libra* a trompé ses Frères en les invitant si chaudement à méditer un auteur qui ne connaît la Maçonnerie que « de l'extérieur » et « d'une façon toute profane », c'est-à-dire qui ne la connaît pas du tout, car qu'est-ce que connaître une initiation d'une manière profane ? Gémissons mes Frères ! ... — Abandonnant enfin notre modeste personne, M. Lepage en arrive, quelque peu essoufflé, aux critiques que nous lui avons adressées. Il se plaint que nous l'ayons accusé, d'envisager la « chute de Rome » avec une « visible satisfaction ». C'est pourtant ce qui ressort irrésistiblement de son texte qu'il nous faut citer encore une fois : « Le pape... *sait* que les prophéties s'accompliront. Il *sait* qu'un jour il quittera Rome sur le cadavre de ses prêtres... Rome doit mourir. Rome est déjà morte virtuellement. Il faut que la véritable Eglise renaisse des centres de la Grande Prostituée... ». Comme nous ne pouvons pas supposer que M. Lepage préfère la « Grande Prostituée » à la « véritable Eglise », la conclusion s'impose : M. Lepage ne pourrai être que satisfait de la « chute de Rome ». — Il nous reproche encore d'avoir « esquivé le débat avec souplesse » en ce qui concerne les prétendues interventions politiques du Vatican ; il pense « que c'est d'abord là qu'il faut placer le débat, sur cette déviation de la fonction qui, de spirituelle, devient temporelle ». Ce n'est pas « esquiver un débat » que de se refuser à intervenir dans un domaine où on ne se reconnaît aucune compétence ; nous ignorons tout à fait si ce que raconte M. Lepage est vrai ou faux et cela ne nous intéresse pas parce que

cela ne touche pas à ce qui, pour nous, est l'essentiel. Mais enfin, puisque M. Lepage veut avoir notre avis, nous lui dirons volontiers ceci : si l'Eglise romaine peut être assimilée à la « Grande Prostituée » pour s'être trop préoccupée de politique, la Maçonnerie doit l'être également car elles sont exactement dans le même cas à cet égard, et l'Occident ne possède plus alors aucune organisation traditionnelle, qu'elle soit initiatique ou religieuse. M. Lepage, en effet, n'aura pas l'audace de prétendre que la Maçonnerie moderne est étrangère à toute politique sous peine de voir tous ses lecteurs éclater de rire ! Quant à savoir si l'Eglise romaine et la Maçonnerie sont « asservies à la politique », c'est là une question que nous n'oserions pas trancher, car on peut se mêler à l'action politique sans y être « asservi ». En tout cas, M. Lepage n'est pas de ceux qui ont le droit, dans ce domaine, de poser au censeur puisque lui-même regrette que des contingences politiques n'aient pas modifié les rapports de l'Eglise et de la Maçonnerie, c'est-à-dire, en somme, qu'il regrette que l'Eglise et la Maçonnerie n'aient pas subordonné leur attitude à des considérations politiques. Mais encore une fois, rien de tout cela, heureusement, ne touche à l'essentiel des organisations traditionnelles, religieuses ou initiatiques. L'essentiel, c'est la transmission des influences spirituelles, les rites ou les sacrements, et éventuellement la doctrine ou le dogme. Aucun signe n'indique que, dans l'Eglise romaine, l'un ou l'autre de ces éléments, soit altéré et la Maçonnerie, si elle n'a plus ni doctrine, ni méthode, a conservé la transmission et les rites d' « encadrement » du travail initiatique. Pour cette raison, la « chute » de l'une ou de l'autre serait pour l'Occident un malheur sans doute irréparable. Le « conflit » entre l'une et l'autre n'est nullement « inévitable » comme le prétend M. Lepage et les preuves historiques existent que, pendant des siècles, l'Eglise et la Maçonnerie ont vécu côte à côte sans s'opposer. — Sur la question des « deux Eglises » ou des « deux pontificats » où M. Lepage prétend nous mettre en contradiction avec un article paru autrefois dans le *Voile d'Isis*, l'auteur de cet article ne nous en voudra sûrement pas si nous disons qu'il était bien jeune à l'époque et qu'il n'écrirait plus cet article aujourd'hui exactement de la même manière. — M. Lepage est décidément insensible aux nuances, qu'il s'agisse du Christianisme ou d'une autre tradition. Il s'étonne que nous lui reprochions d'avoir écrit « que les *théologiens arabes* avaient *assassiné* Al-Hallaj », mais ce n'est pas du tout ce qu'il a écrit dans l'article que nous avons critiqué et il donne une entorse à son propre texte. Il a écrit : « L'*Islam* grandissant et devenant religion d'Etat pourchassera et *assassinera* le mystique Al-Hallaj », ce qui est entièrement différent, et cette « falsification de texte » nous paraît relever de « cette forme d'esprit que Blaise Pascal a justement

condamnée dans ses *Provinciales* ». Mais, même en acceptant la deuxième version de son texte, nous ne pouvons pas souscrire à une telle formulation : Al-Hallaj n'a pas été « assassiné » comme un escarpe assassine un passant au coin d'une rue ; i a été jugé et condamné justement du point de vue de la législation exotérique sous la juridiction de laquelle il était tombé du fait de ses déclarations publiques susceptibles de troubler dans leur foi les purs croyants exotéristes. M. Lepage a beau torturer ses écrits, ses propos sont injurieux pour l'Islam comme pour l'Eglise, ce qui justifie amplement la sévérité dont nous avons fait preuve à son égard. — Il nous reste à examiner les questions d'ordre plus spécifiquement maçonnique où M. Lepage se croit davantage à son aise. Il prétend maintenir que les Maçons sont *individuellement* des sacerdotes et que ce n'est pas l'assemblée de sept Frères qui procède à l'initiation ou à la consécration qui, pour lui, se confondent (ce qui est bien étonnant puisque la consécration n'existe pas partout) mais le Vénérable en exercice. Il rappelle que « selon les *Constitutions* de la Grande Loge d'Angleterre, 5 membres constituent une Loge. Si le nombre des membres actifs descend au-dessous de 5, la Loge cesse d'exister. Cinq membres présents en Loge forment le quorum permettant de poursuivre le travail maçonnique, mais si un degré doit être conféré à un candidat, il faut qu'un des cinq soit Maître installé (Vénérable) ». Après cette citation du *Freemason's Guide and compendium* de Bernard E. Jones, M. Lepage écrit victorieusement : « Non seulement c'est *un* homme qui est qualifié, mais c'est *un* Maçon doté lui-même de prérogatives particulières en raison de son rôle et de sa fonction ». Hélas ! le texte cité prouve précisément, une fois de plus, qu'un Maçon ne peut, à lui seul, conférer l'initiation, puisqu'au-dessous de cinq membres (ou de sept selon l'usage français) il n'y a plus de Loge ! M. Lepage prétend-il donner l'initiation maçonnique à un postulant, seul avec lui sur le Pont des Arts ? Nous n'avons jamais nié que le Vénérable soit doté de prérogatives particulières en raison de sa fonction, mais simplement que ces prérogatives allassent jusqu'à lui donner le pouvoir de conférer l'initiation seul à seul avec un candidat, comme cela est possible dans d'autres formes d'initiation : il faut toujours cette « collectivité » qui constitue une Loge, fût-elle réduite à un minimum de membres. — Maintenant, M. Lepage fait allusion mystérieusement aux conditions dans lesquelles certaines initiations « régulières » sont faites individuellement par un Maçon qualifié dans certaines Obédiences. Il s'agit tout bonnement d'un privilège attribué parfois aux Maçons titulaires du 33e degré et que nous n'ignorions nullement. Si nous n'en avons pas parlé, c'est précisément parce que cela est, en effet, limité à certaines Obédiences et que, traitant de la Maçonnerie en général (ainsi que

nous l'avons précisé dans une note d'un de nos articles), nous n'avions pas à faire état d'une particularité qui ne peut avoir aucune valeur pour l'importante fraction de la Maçonnerie universelle qui se limite aux trois premiers degrés (en y ajoutant le grade complémentaire de *Royal Arch*) et qui refuse aux « hauts grades » le caractère proprement maçonnique. Une seconde raison est qu'il y aurait beaucoup à dire sur ce « privilège », ce qui nous eût entraîné beaucoup trop loin. M. Lepage voudra bien admettre que, si limitées que soient nos connaissances en Maçonnerie, nous ne pouvons tout dire en quelques pages. En tout état de cause, et en laissant momentanément de côté cette réserve que nous ne pouvons qu'indiquer, M. Lepage ne pouvait pas écrire que « *les Maçons* sont individuellement des sacerdotes » mais tout au plus : « *Les Maçons du 33e degré* sont individuellement des sacerdotes ». — M. Lepage ne veut, paraît-il, ni substituer les Maçons aux prêtres, ni supprimer ceux-ci, mais comme il ne s'explique pas davantage, nous ne sommes pas plus avancés. Il se borne à faire allusion à la « réalisation en mode humain de certaines possibilités relevant de l'ésotérisme », ce qui n'a plus rien à voir avec les prêtres. Résignons-nous à n'en pas savoir plus pour l'instant et laissons-lui le temps de chercher ce qu'il a voulu dire. — Notre contradicteur n'est pas content non plus que nous ayons dit que la Maçonnerie ne saurait être considérée en aucun cas comme constituant toute l' « Eglise de Jean », puisqu'elle n'est qu'une initiation artisanale et qu'il n'est pas douteux qu'il a existé au sein du Christianisme des initiations chevaleresques et sacerdotales. En effet, selon lui, il est certain que l'initiation chevaleresque est conservée dans la Maçonnerie *française*, affirmation qui, sous cette forme nous paraît difficilement acceptable. Nous n'avons jamais contesté que des éléments chevaleresques se soient intégrés à la Maçonnerie ou superposés à celle-ci à une certaine époque, mais enfin il est certain que la Maçonnerie était originellement une initiation artisanale. Il est non moins certain qu'il a existé dans le Christianisme des initiations chevaleresques et sacerdotales n'ayant jamais rien eu de commun avec la Maçonnerie ou, plus exactement, ayant une existence tout à fait indépendante de la Maçonnerie et, de plus, nous pouvons assurer à M. Lepage qu'il en existe encore, de sorte que la Maçonnerie ne peut toujours pas prétendre constituer à elle-seule toute l' « Eglise de Jean », ce qui serait d'ailleurs paradoxal pour une organisation qui n'est pas, par ses origines, spécifiquement chrétienne. Il est fâcheux, quand on se mêle d'aborder certaines questions, de ne connaître qu'une seule forme d'initiation car même si, faute d'être « qualifié », comme c'est notre cas aux yeux de M. Lepage, « toutes les initiations glissent sans marquer sur l'enveloppe profane que rien ne pourra percer », la connaissance de plusieurs formes d'ini-

tiation permet, au moins, de mettre chacune d'elles à sa place... — Après quelques considérations sur la nécessité d'une étude comparée des rituels maçonniques d'outre-Manche et des rituels français, M. Lepage, sans qu'on puisse comprendre quel est le rapport avec ce qui précède, termine brusquement son factum par une insinuation fort désobligeante et d'autant plus inattendue que... M. Lepage nous a écrit personnellement sur un tout autre ton. La chose vaut d'être contée. Le numéro du *Symbolisme* contenant la réponse de M. Lepage nous est parvenue le 12 avril. Or, le 3 avril, M. Lepage nous accusant réception de documents que nous lui avions adressés, nous écrivait une lettre très amicale dans laquelle il marquait, certes, son désaccord avec nous sur certaines questions, et son déplaisir de notre article qui lui avait causé, disait-il, de l'étonnement et un peu d'agacement. Il nous annonçait la publication prochaine de sa réponse dans le *Symbolisme*, en ajoutant : « Mais c'est déjà bien loin, *et cela n'a entamé ni mon estime ni mon affection* ». Il terminait sa lettre en nous assurant *« de la réelle sincérité de ses sentiments affectueusement fraternels »*. Qui pourrait s'en douter en lisant sa réponse ? *Dans le même temps* où s'imprimait un texte destiné à jeter le discrédit, non seulement sur nos écrits — ce qui eût été le droit incontestable de M. Lepage, — mais encore sur notre personne, M. Lepage nous assurait de son « estime » et de son « affection ». Nous ne trancherons pas la question de savoir si les préoccupations « politiques » ont fini par lui donner la manie du « double jeu », et nous le laisserons s'arranger comme il pourra avec sa conscience... et avec la logique. — Pour terminer, nous signalerons aux curieux des « dessous » de la politique maçonnique (pourquoi cette politique n'aurait-elle pas ses « dessous », M. Lepage, comme la politique vaticane ?) que la principale revue maçonnique française, qui n'est délivrée que sur justification de la qualité maçonnique, vient de publier, dans son numéro d'avril, sous des initiales facilement identifiables, le pamphlet le plus ignoble que nous ayons jamais vu, contre René Guénon, lequel a pourtant été copieusement insulté de son vivant. Pur synchronisme, probablement, qui nous paraît toutefois bien inquiétant quant à la nature des influences qui s'exercent sur le *Symbolisme* et dont la « marque » s'étale sur la couverture du dernier numéro où un rédacteur a jugé spirituel de signer « Yblis »...

JEAN REYOR.

— *Masonic Light* d'octobre 1950 donne quelques renseignements sur la vie de Mozart, rappelant que le grand musicien viennois fut aussi un Maçon très actif. — Un autre article traite de la « modernisation » des rituels de la Maçonnerie bleue. Cet

article est entièrement constitué par des extraits de documents officiels très récents, émanant de diverses Grandes Loges nord-américaines et australiennes. Il est extrêmement agréable de constater l'unanimité de ces « Grandes Juridictions » pour condamner toute tentative de moderniser les usages et les rites « qui leur sont parvenus à travers les âges comme un héritage sans prix ». Nous regrettons de ne pouvoir donner de plus longues citations de ces textes, qui réfutent en termes excellents les novateurs, « infectés de la rage moderne de mettre toutes choses à la mode du jour » ; et nous trouvons très digne de remarque, à notre époque où tout change avec une rapidité déconcertante, que la plus grande organisation initiatique de l'Occident, par des voix autorisées, témoigne aussi fermement de son attachement à la tradition. — Vient ensuite un article sur les 7 arts libéraux, où nous notons cette idée très juste que ces arts sont ainsi appelés parce qu'ils libèrent l'homme de la superstition. Nous pensons qu'on doit aller plus loin encore, et les considérer comme autant d'échelons conduisant à cette Vérité totale en dehors de laquelle il n'est pas de liberté, conformément à la parole évangélique : « Vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous rendra libres. » — Une note sur la « double appartenance » donne incidemment de curieux renseignements sur les variations d'attitude de la Grande Loge des « Modernes » quant à cette question, et ces variations sont mises en rapport avec les vicissitudes de la lutte menée par ce corps maçonnique contre la Grande Loge des « Anciens ». — Nous mentionnerons enfin, dans ce nº et dans celui de décembre, une discussion sur les *Collegia fabrorum* des Romains et sur leur fondateur, le roi Numa. Cette discussion est, dans l'ensemble, d'esprit traditionnel, mais il nous paraît qu'elle laisse dans l'ombre bien des détails importants du point de vue maçonnique. C'est ainsi qu'on n'a pas songé à faire un parallèle entre le règne pacifique de Numa succédant au guerrier Romulus, et le règne de Salomon faisant suite aux guerres de David. Et les entretiens de Numa avec la nymphe Egérie dans le bois sacré d'Aricie ne rappellent-ils pas l'inspiration directe que Salomon reçut de l'Eternel sur le « haut-lieu » de Gabaon ? D'autre part, comme Salomon édifia le Temple dans la « cité de la paix », Numa construisit le temple de Janus, où les Romains priaient pour le retour de la paix. Ce temple était rectangulaire (très certainement dans la proportion du « carré long ») et à ciel ouvert (comme les temples maçonniques sont couverts par la « voûte étoilée ») ; on y pénétrait par une arche fermée par une porte à double battant; de chaque côté de l'arche se trouvaient deux colonnes d'ordre corinthien supportant un entablement plat; dans le temple se trouvaient 12 autels se rapportant aux 12 mois de l'année, tout comme les 12 « lacs d'amour » de la « houppe

dentelées symbolisent les 12 signes du zodiaque. Nous empruntons ces détails à l'étude de M. Pierre Grimal parue dans les *Lettres d'Humanité* (tome IV de 1945). Ce que cet auteur appelle l'« énigme de Janus » est du reste, pour nous, étroitement lié à ce que d'autres ont appelé les « mystères du Saint-Empire », dont on sait l'importance dans les hauts grades de la Maçonnerie.

DENYS ROMAN.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

608. — Imprimerie Jouve et Cie 15, rue Racine, Paris. — 5-51